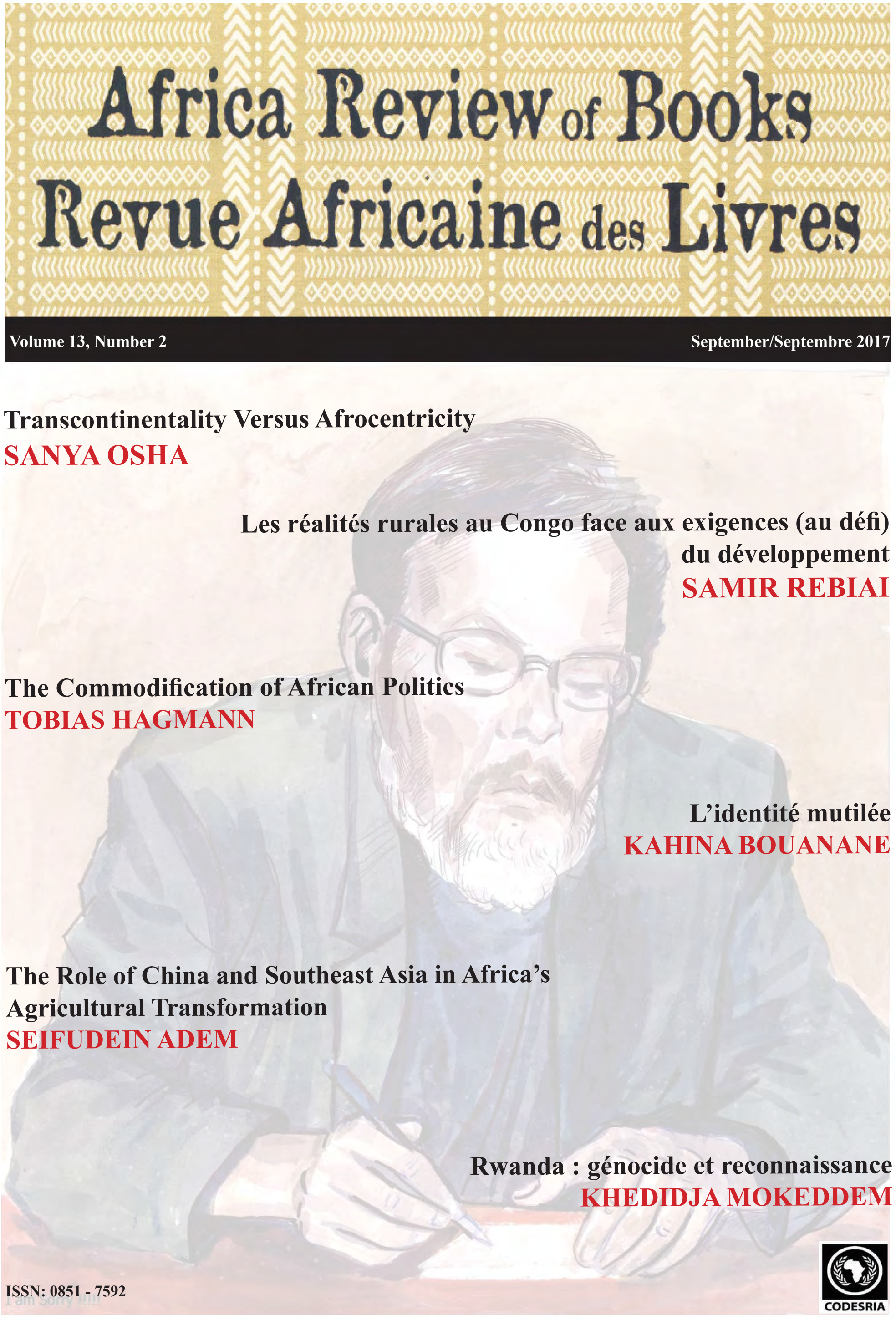
Africa Review of Books
Revue Africaine des Livres

Volume 13, Number 2 September/Septembre 2017



Transcontinentality Versus Afrocentricity
SANYA OSHA

Les réalités rurales au Congo face aux exigences (au défi) du développement
SAMIR REBIAI

The Commodification of African Politics
TOBIAS HAGMANN

L'identité mutilée
KAHINA BOUANANE

The Role of China and Southeast Asia in Africa's Agricultural Transformation
SEIFUDEIN ADEM

Rwanda : génocide et reconnaissance
KHEDIDJA MOKEDDEM

ISSN: 0851 - 7592

CODESRIA

Editor / Editeur
Bahru Zewde

French Editor / Editeur Francophone
Mansour Kedidir

Managing Editor
Asnake Kefale

Editorial Assistant / Assistante éditoriale
Chahrazed Boudadi

Cartoon design / Artiste
Elias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international
Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana
Tade Aina, Executive Director, Partnership for African Social and Governance Research (PASGR), Nairobi, Keyna
Elikia M'Bokolo, Professeur, Institut des sciences et techniques humaines (ISTH), Paris, France
Rahma Bourkia, Instance nationale d'évaluation, Conseil supérieur de l'éducation, de la formation et de la recherche scientifique, Maroc
Paulin Hountondji, Directeur, Centre Africain de Hautes Etudes, Porto-Novo, Bénin
Thandika Mkandawrie, London School of Economics and Political Science, London, UK
Adebayo Olukoshi, Regional Director for Africa and West Asia, International Institute for Democracy and Electoral Assistance, Addis Ababa, Ethiopia
Issa G. Shivji, Director, Nyerere Resource Centre at the Tanzania Commission for Science and Technology (COSTECH), Dar es Salaam, Tanzania
Paul Tiyambe Zeleza, United States International University-Africa, Nairobi, Kenya

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

	Africa Afrique	**Rest of the World Reste du monde**	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / Tarifs publicitaires (en dollars US)

Size/Position	**Black & White Noir & blanc**	**Colour Couleur**	**Format/emplacement**
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, cP18524/ Dakar, Senegal
E-mail: publications@codesria.sn
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2017. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are facilitating research, promoting research-based publishing and creating multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs; Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist, Journal of African Transformation, Method(e)s*: *African Review of Social Sciences Methodology*, and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

© CODESRIA 2017. Tous droits réservés. Les opinions exprimées dans les numéros de la Revue Africaine des Livres sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS oudu CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani* qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)* et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la *Revue Africaine des Médias; Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique* ; *L'Anthropologue africain, la Revue des mutations en Afrique, Méthod(e)s* : *Revue africaine de méthodologie des sciences sociales* ainsi que *Sélections Afro-Arabes pour les Sciences Sociales*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont aussi diffusés à travers les « Documents de travail », le « Livre Vert », la « Série des Monographies », la « Série des Livres du CODESRIA », les « Dialogues Politiques » et le Bulletin du CODESRIA. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible au www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, review articles and essays. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of manuscripts is 3,000 words, with occasional exceptions of up to 3,500 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Manuscripts should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN number.

Manuscripts should be sent in MS Word or RTF format as e-mail attachments. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for use on the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the Review in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to:

Africa Review of Books
Forum For Social Studies
P.O. BOX 25864 code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: 251-11-6297888/91
E-mail: fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres p*résente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la Revue souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les manuscrits est de 3000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succinte.

Les manuscrits devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et numéro ISBN.

Les manuscrits devront être enregistrés au format MS Word ou RTF et envoyés en tant que fichier attaché par e-mail. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu des publications les plus récentes) qui pourra être utilisée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la Revue dans lequel paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes rendus) devront être adressées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO - Bir El Djir
B.P. 1955 Oran, El-M'Naouer 31 000 Algérie

Tél : +213 (0) 41 62 06 95 / +213 (0) 41 62 07 03
Fax : +213 (0) 41 62 06 98
E-mail : ral@crasc.dz / revues@crasc.dz
www.crasc.dz

Contents/ Sommaire

Sanya Osha	Transcontinentality versus Afrocentricity	4
Tobias Hagmann	The Commodification of African Politics	7
Seifudein Adem	The Role of China and Southeast Asia in Africa's Agricultural Transformation	9
Severine M. Rugumamu	Foreign Aid: Policies, Institutions and the Dependency Culture	12
Siyum Adugna Mamo	Securitizing Development through Military Intervention?	13
Samir Rebiai	Les réalités rurales au Congo face aux exigences (au défi) du développement	15
Kahina Bouanane	L'identité mutilée	16
Khedidja Mokeddem	Rwanda : génocide et reconnaissance	17
Fatima Brahmi	La quête douloureuse d'un fils	19
Amaria Belkaid	Chigozie Obioma, passage à l'acte, passage à l'écriture	21
Faouzia Bendjelid	Espace, exil et identité	23

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

SEIFUDEIN ADEM is Associate Research Professor and Associate Director of the Institute of Global Cultural Studies at Binghamton University, New York. He was also President of the New York African Studies Association (2010-2011). His books include: *Paradigm Lost, Paradigm Regained: The Worldview of Ali A. Mazrui*; *Anarchy, Order and Power in World Politics: A Comparative Analysis*; *Hegemony and Discourse: New Perspectives on International Relations*; and *AFRASIA: A Tale of Two Continents*, co-authored with Ali A. Mazrui.

AMARIA BELKAID est Maitre de conférences, Enseignante chercheure, à l'Université de Tlemcen. Elle travaille sur la Littérature générale et comparée – Analyse du discours – Génétique textuelle. Parmi ses derniers travaux : « La mutation du rite dans le texte maghrébin » dans la revue *Dirassat waAbheth* ; «La scénographie comme lieu à partir duquel se construit le texte » dans la revue *Approche* ; « Une écriture exorciste chez Maissa Bey, entendez-vous dans les montagnes » dans la revue *AlAniss*.

FAOUZIA BENDJELID est Professeure, enseignante-chercheure à la Faculté de Langues Etrangères, Université Mohamed Ben Ahmed, Oran2 et chercheure associée au Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (C.R.A.S.C), Oran (2006-2016). Elle est chef de projet au laboratoire LADICIL (Langue, Discours, Civilisation et Littérature). Elle est également membre du conseil scientifique du réseau mixte algéro-français LFEF (Langue Française et Expression Francophone) et responsable du Pole-Ouest.

KAHINA BOUANANE est maître de conférences en Littérature Francophone et Comparée à l'Université d'Oran (Algérie). Elle travaille sur la dimension identitaire dans une perception mémorielle. Elle écrit régulièrement dans l'*Africa Review of Books* où elle a notamment publié une contribution intitulée : « Autobiographie exilée » dans le vol. 12-n°02, septembre 2016.

FATIMA BRAHMI est Maitre de conférences, Enseignante-chercheure à l'Université de Tlemcen et membre du laboratoire de recherche DYLANDIMED. Sa spécialité est les sciences des textes littéraires. Elle travaille sur la Littérature générale et comparée – Analyse du discours – Génétique textuelle – Techniques du travail universitaire. Parmi ses derniers travaux : « Le génocide oublié : archéologie de la mémoire » dans la *Revue Africaine des Livres (ARB)*, Volume 12, n° 2, septembre 2016.

TOBIAS HAGMANN is Associate Professor in international development and comparative politics at the Department of Social Sciences and Business at Roskilde University in Denmark. He is a Fellow at the Rift Valley Institute and an editorial board member of *African Affairs*. Among his recent publications is 'Stabilization, Extraversion and Political Settlements in Somalia' (2016). See also www.tobiashagmann.net

SIYUM ADUGNA MAMO teaches Development Studies and Philosophy in the Department of Governance and Development Studies, Jimma University, Ethiopia, which he headed between October 2012 and July 2014. He also worked as the Coordinator of Research and Graduate Studies Office of the College of Law and Governance in the same university.

KHEDIDJA MOKEDDEM est Maître de recherche au Centre de recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle d'Oran. Chercheure associée au Laboratoire méditerranéen de sociologie (LAMES, France). Titulaire d'un doctorat en psychologie clinique, elle est également membre du Conseil National de la Famille et membre du Comité de rédaction de la *Revue Africaine du Livre* (*ARB*), membre du Conseil Scientifique du Centre d'étude national, de formation et de documentation sur la famille, la femme et l'enfant.

SANYA OSHA is Research Fellow at the Institute for Economic Research in Innovation at Tshwane University of Technology, South Africa, and Fellow of African Studies Centre, Leiden, the Netherlands. In addition to articles that he has contributed to various journals, he is the author of *Kwasi Wiredu and Beyond: The Text, Writing and Thought in Africa* (2005), *Ken Saro-Wiwa's Shadow: Politics, Nationalism and the Ogoni Protest Movement* (2007), *Postethnophilosophy* (2011) and *African Postcolonial Modernity: Informal Subjectivities and the Democratic Consensus* (2014).

SAMIR REBIAI est chercheur au Centre de recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle d'Oran, doctorant en Sociologie, il travaille sur la question de la ruralité. Parmi ces derniers travaux : « Modernisation villageoise et idéologie des origines en Côte d'Ivoire », compte rendu du livre : *Les Mutuelles de développement en Côte d'Ivoire. Idéologie de l'origine et modernisation villageoise*, par Roch Yao Gnabéli, in *Africa Review of Books*, Volume 11, N° 02 ; « La fonction médicale de la zaouïa » (en langue arabe), in *Savoir et Société en Algérie*.

SEVERINE M. RUGUMAMU is professor in the Institute of Development Studies at the University of Dar es Salaam, Tanzania. His major publications include: *Lethal Aid: The Illusion of Socialism and Self-Reliance in Tanzania* (Africa World Press Inc, 1997) and *Globalization Demystified: Africa's Possible Futures* (Dar es Salaam University Press, 2005).

Africa Review of Books **(ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).**

Transcontinentality versus Afrocentricity

Sanya Osha

Before the Presocratics. Cyclicity, Transformation, and Element Cosmology: The Case of Transcontinental Pre- or Protohistoric Cosmological Substrates linking Africa, Eurasia, and North America

by Wim M. J. van Binsbergen

African Studies Centre (Leiden), 2012, pp. 398,

ISBN: 978-90-78382-15-7, $81.70

In honour of Professor Wim van Binsbergen, distinguished Dutch anthropologist, philosopher, poet and practitioner of the Sangoma form of spirituality, common to Southern Africa, who turns 70 in 2017 after decades of conducting research on the multiple cultures of Africa, notably in the Northern, Western and Southern regions of the continent.

Wim M. J. van Binsbergen's work, *Before the Presocratics* (2012), presents a kaleidoscopic assessment of regional and global epistemic traditions and configurations before the advent of ancient Greek thought (see also 2011a–d; 2012b–f; 2013). He is concerned about interrogating worlds that relate to Afrocentricity, employing an impressive assemblage of specialties, namely, protohistory, archaeology, comparative ethnography, comparative mythology, comparative linguistics and genetics. His central thesis is that rather than viewing different regional epistemic formations as singular and distinct, it is more appropriate to understand them as being part of a global and historical continuum of knowledge traditions that are perpetually subject to migration and transformation – in short, all the elements of transplantation and dispersal. In this light, the strict separation between regional and ethnic knowledge becomes misguided and often preposterous.

Convincing as van Binsbergen's arguments are, the messy phenomenon of race can undermine their appeal within the contexts and scripts of subalternity. Racial violence is not merely the abuse and denigration of subject peoples. It means, more importantly, the total annihilation, and in most cases, transformation of consciousness, which of course touches on questions of the intellect. Racially abused peoples are never taken seriously intellectually. This is an angle completely absent from van Binsbergen's work as much as he attempts to advance a supposedly Afrocentric perspective.

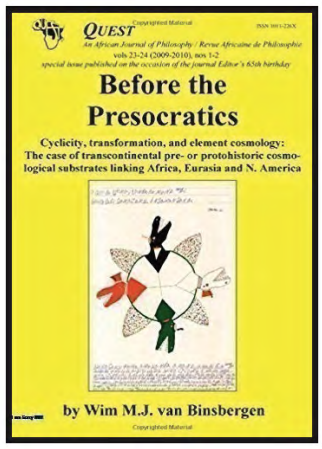
Van Binsbergen calls into question the widespread perception held by many important philosophers – such as Heidegger and Gadamer – that the Presocratic thinkers started what is considered Western philosophy and that Empedocles initiated 'the system of four elements as immutable and irreducible parallel components of reality – and in doing so,... laid the foundation for Modern science and technology, and the Modern World System at Large' (p. 31). Afrocentrists attempt to establish the primacy of the African continent and African cosmologies, often in direct opposition to outright racist objection. Van Binsbergen's project seeks to overcome this age-long 'paradigm of oppositionality' for a broader outlook of interconnectedness between human knowledge and epistemic traditions. Thus globalization:

> as well as the rise of a vocal counter-hegemonic trend in scholarship all over the world, have ushered in a new era, where the transcontinental continuities of the present invite us to investigate transcontinental continuities of the past, and to overcome such divisiveness as hegemonic interests of earlier decades and centuries have imposed on our image of the world and of the cultural history of humankind, and to help free Africa from the isolated and peripheral position that has been attributed to that continent in present-day World System (p.32).

Van Binsbergen also reminds us that he has conducted 'counter-hegemonic, transcontinental research for over twenty years now' (ibid.).This places his Afrocentric credentials to the fore even while interrogating the radicality of those same credentials, merely because he has taken up a project whose theoretical composition includes a far-reaching incorporation of genetic science, archaeology, linguistics, comparative mythology, comparative ethnography, and empiricism, in short, a range of radical methodologies that could end up signalling a whole new academic genre.

On the Pelasgian Hypothesis

According to accepted paleoanthropology, archaic Homo sapiens evolved to anatomically modern human beings in sub-Saharan Africa as early as 200,000 years ago, and then dispersed to other continents. This view is termed the 'Out-of-Africa' (OOA) hypothesis or 'recent single-origin hypothesis' (RSOH), 'replacement hypothesis', or 'recent African origin model' (RAO) by experts in the field. There is also the 'Back-to-Africa' hypothesis, according to which human beings developed elsewhere, and then returned to Africa bearing new genes, religious and cultural practices, and new knowledge pertaining to science and technology. Van Binsbergen terms this migration back into Africa 'Pandora's Box'. He mentions some central hypotheses that he returns to frequently in his work, notably, the Borean hypothesis, as formulated by Harold C. Fleming (1987; 1991) and Sergei Starostin (1989; 1991), which, as described by van Binsbergen, holds:



> all languages spoken today retain, in their constructed language forms, substantial traces of a hypothetical, reconstructed language arbitrarily termed 'Borean' and supposed to have been spoken in Central Asia, perhaps near Lake Baikal, in the Upper Palaeolithic, (c. 25 ka BP) (p. 34).

On the other hand, says van Binsbergen, Stephen Oppenheimer (2001) argues, using the Sunda hypothesis, which postulates:

> considerable demic effusion of cultural traits took place from South East Asia to Western Eurasia (and by implication to Africa) as the South Asian subcontinent was flooded (resulting in its present-day, insular nature) with the melting of polar ice at the onset of the Holocene (10 ka BP) (ibid.).

Van Binsbergen adds that to understand prehistorical and protohistorical philosophical thought, it is necessary to move beyond the philosophical enterprise conceived as a narrow academic discipline and instead take in the study of the language, culture, and the social context in which Presocratic thought evolved. Accordingly, this methodological imperative necessitates a multiplicity of disciplinary competencies. In relation to philosophy itself, he states that he does not offer a clear-cut argument per se, but instead presents a 'historical and transcontinental-comparative *prolegomena* to an ontological philosophical argument on cosmology and the structure of reality' (ibid., 41). Van Binsbergen labels his approach as 'counter-paradigmatic' inasmuch as it seeks to 'chart intellectual *terra incognita*' (p. 43).

While conventional Global Studies deal with specific cultures, van Binsbergen's approach is very much concerned with entire continents and the concept of globality itself. Thus, he begins from the Upper Palaeolithic Age as a spatial construct while at the same time tracing 'a particular intellectual cultural complex characterized by such features as cyclicity, transformation and element cosmology' (ibid.), thereby bypassing 'the highly presentist and localist perspectives prevailing in social anthropology ever since the *classic*, fieldwork-centred tradition in that field was established in the 1930s–1940s' (ibid.). In addition, he learned that, within a given social context, cultural meaning is not only produced by social, political, and economic factors alone – he considers this a largely reductionist perspective – but also by symbols capable of retaining meaning and relevance across several cultural and geographical divides.

Karl Jaspers had propounded the notion of *Achsenzeit* (Axial Age: the period from 800 to 200 BCE, during which, according to him, similar new ways of thinking appeared in Persia, India, the Sinosphere and theWestern world; see Jaspers 2011).The notion, barring its overt Eurocentric connotations, as Van Binsbergen reminds us, is central for an understanding of the concept of transcendencethat became entrenched in human thought after the convergence of writing, the state, organized religion, and the monetary economy as key factors in the organization of society. Due to different waves of proto-globalization, these crucial features of organized society found their way into different regions of the globe such as the Aegean by way of Iran and China via Northern India. Those transformative bursts of proto-globalization were powered by chariot, horse-back, and water transport.

Van Binsbergen argues that certain cultural traits from the Upper Palaeolithic Age found their way into the African continent. He first became aware of this when conducting fieldwork in Francistown, Botswana, where geomancy, a supposedly indigenous divination system, displayed strong similarities with 'an Islamic astrologically-based divination system that was established in Iraq around 1000 CE that in the meantime spread not only to Southern Africa but also to the entire Indian Ocean region, West Africa, and even Medieval and Renaissance Europe' (p. 44). Geomancy, and other similar diagnostic and therapeutic traditions all have a formal character that facilitates their transmission across several spacio-temporal contexts. Similarly, it is possible to study the correlations between cultural features – such as animal symbolism (such as the leopard and its spotted pelt), myths, and games belonging to the mancala (a board-game) variety – from a largely transcontinental perspective (see van Binsbergen 1995).

Transcontinental Studies, van Binsbergen points out, have led to significant shifts in anthropological research and the global politics of knowledge, fostering in the process the rise of disciplines such as postcolonial theory, Afrocentrism, Mediterranean Bronze Age Studies, and Egyptology. In this regard, the work of American sinologist, Martin Bernal, is central – especially the thesis he elucidated in *Black Athena* (1987–2006).

Van Binbergen then defines 'strong Afrocentrism as a theory that considers Africa the origin of crucial phenomena of cultural history' (p. 46). This aspect immediately connects with Dani W.Nabudere's notion of Afrikology, which essentially regards Africa as 'the Cradle of Humankind', and Afrocentric theorists such as Molefi Kete Asante, whose notion of Afrocentrism possesses quite a number of arresting subtleties quite distinct from the usual ethnocentric affirmation of Africa's cultural primacy. Van Binsbergen is always anxious to affirm his Afrocentricity; one of the ways in which he accomplishes this is by attempting to debunk 'the Eurocentric and hegemonic myth that philosophy started in Europe in historical times' (p. 47).

In advancing what he terms the Pelasgian hypothesis, Van Binsbergen argues that as a result of the OOA exodus, Africans settled all over the world, bearing along with them specific sociocultural features such as marriage, kinship systems, and divination practices. In addition, during this global dispersal, myths and other products of the collective subconscious from Africa found their way into other regions of the world. Once out of Africa, these cultural manifestations became embedded in what he terms 'Contexts of Intensified Transformation and Innovation', which led to 'new modes of production (both within and beyond hunting and gathering) and of new linguistic macrophyla' (ibid., 49).

Contrary to the OOA hypothesis, the 'Back-to-Africa' hypothesis is claimed to have occurred 'in the last 15 ka' (ibid., 51), during which Asian peoples migrated to Africa carrying cultural attributes with them. These attributes pertained to kingship, ecstatic cults, divination systems, and language; for example, van Binsbergen claims that there are Austric similarities in Bantu. It is suggested that the return to Africa most likely happened through (1) North Africa and the Sahara and (2) along the Indian Ocean from the Arabian peninsula or a more southern point of departure through the Swahili coast, Madagascar, or via the Cape of Good Hope through the Atlantic West coast ending up in the Bight of Benin and West Africa. As a result of this migration, an Indonesian/South East Asian influence (including East and South Asian) – otherwise termed as the Sunda influence – can be discerned at a transcontinental level that includes Africa. Van Binsbergen argues that it is possible to trace the emergence of mancala board games in Africa to Asia, with world religions such as Buddhism and Islam serving as platforms for their dissemination. 'Sunda' traits such as agricultural crops, xylophones, ecstatic cults and kingship structures, it is argued, can also be observed in West Africa. Van Binsbergen further suggests that 'Sunda-associated, Buddhist-orientated states were established in Southern and South Central Africa around the turn of the second millennium (Mapungubwe and Great Zimbabwe are cases in point)' (ibid., 64).

It is also possible to trace the history and movement of geomancy at the transcontinental level. One of the oldest textual and iconographic attestations of geomantic representational apparatus is of Chinese origin. Another ancient geomantic attestation springs from the Arabian context. It is claimed that these two geomantic systems in fact share 'semantic, symbolic and representational correspondences' and hence 'a common cultural environment' (ibid., 68). Apart from Sino-Tibetan and Arabian geomancy (divination by the earth) which bear remarkable similarities with each other, there is also the same family of systems to be found in ancient Greek and Latin, Hebrew, Indian and pre-modern African contexts. In Africa in particular, other systems of divination include the Malagasy *sikidy*, West African *Ifa*, and the Arabian *'ilm al-raml*. While many scholars have affirmed the influence of Arabian geomantic practices across the coast of the Indian Ocean, many Afrocentric scholars have in turn rejected the Arabian origins of the West African geomantic system.

Van Binsbergen recalls the derision and resistance, which met his claim that similar geomantic systems exist outside West Africa at an Afrocentric discussion group. Van Binsbergen cites Robert Dick-Read, who asserts that there is evidence of Arab/Islamic influence in West African geomancy, especially Ifa, which employs the names of Islamic prophets within its corpus. So it is not inconceivable that Ifa 'may have an Indian Ocean, circum Cape background' (p. 72). Van Binsbergen concludes that West and South African practices of geomancy are directly indebted to Indian Ocean/Sunda influence coming through the Cape of Good Hope. Also noteworthy is the fact that, in parts of Africa, there exist simple configurations of geomancy which are likely to be derivations of more intricate forms that possess a non-African origin, most probably Chinese. This view has not been welcomed by strong Afrocentrists. Van Binsbergen asserts that divination bowls from Venda and West Africa are likely to be variations of Chinese divination bowls or nautical instruments. The Sunda influence, we are informed, can be discerned in the Persian Gulf, the Mozambican-Angola corridor, the Bight of Benin, and the Austronesian population of Madagascar. On the other hand, when Africans surface in T'ang China, it is as slaves; so much so that the figure of the black trickster became a familiar literary trope. All of this would obviously meet with the disapproval of Afrocentrists.

Martin Bernal, who has gained the attention of Afrocentrists for mixed reasons, is viewed by van Binsbergen to be 'wrong for the wrong reasons' (p. 84). Bernal is also accused of imposing his subjective views as statements of fact and resorting to *ad hominem* tactics to assert his claims. In other words, van Binsbergen has much to fault about his work. ÉmileDurkheim is another Western intellectual that van Binsbergen exposes for shoddy work. Durkheim in *The Elementary Forms of Religious Life* (1912) makes propositions regarding Australian Aboriginals and totemism without so much as a visit to the site of study. As such, he had theorized and hypothesized about an entire group of people without any personally organized ethnographic evidence and without any acceptable implements of comparative analysis.

Van Binsbergen stresses he is more concerned about establishing the linkages, continuities, and connections between different continents of the world; hence the timeliness and validity of the notion of transcontinentality. Movement, migration and exchange, he points out, have for millennia been part of the currency of human transactions. If such is the case, not only goods and people but also ideas have been transported far and wide. And so it is possible to trace the intellectual history of the world as sequences of interlinkages between diverse systems of knowledge of which mancala and geomancy are major examples. In addition, this absorbing history can be tracked employing genetic, linguistic, archaeological, comparative-ethnographic and comparative-mythological modes of analysis.

Employing these given modes of analysis, it can be argued that the Presocratics were not really the inventors of element cosmology as credited by the official archives of history and philosophy but were merely clumsy and less inventive recipients of a handed down system, primarily, in van Binsbergen's view, from ancient Asia and Africa. His thesis therefore seeks to affirm 'the transcontinental complementarity of the intellectual achievements of Anatomically Modern Humans in the course of millennia' (p. 86).

Of Theses and Hypotheses

Van Binsbergen's conclusions deny the essentializations of African identities, which are usually discussed as instances of extraordinary exception when they are, in fact, part of a much broader transcontinental history linking different cultures, regions, and millennia with Africa, often receiving foreign innovations in relation to knowledge and technology rather than inventing them, but all the same, being able to adapt and transform them to meet local specificities and requirements.

If, as van Binsbergen correctly suspects, strong Afrocentrists would have misgivings as to the Afrocentric potentials and intent of his project, most however, would applaud the courageous counter-paradigmatic turn of his approach in striking out for an area so vast and so intriguing in its possibilities as to seek to constitute an entire genre onto itself, if not a whole new discipline. This much must be admitted about his unique project.

Van Binsbergen's deflation of Afrocentricity's credibility as a discourse affirming the cultural and civilizational primacy of the black subject does not appear wilful. In addition, he manages to marshal a staggering amount of evidence to corroborate most of his claims. It is now left to Afrocentrists to deploy an equally daunting academic arsenal to restore Afrocentricity's intellectual standing, thereby hoisting it up once again, as a discourse of radical critique at a safe distance from the shackles of marginality on the one hand, and providing a worthy discursive alternative to van Binsbergen's astonishing series of hypotheses, on the other. For Afrocentrists to accomplish this task, a mastery of several disciplines is necessary: comparative linguistics, comparative mythology, protohistory, and genetic science, among others. Indeed, much of Afrocentricity needs to rise above mere sloganeering and establish its much-needed foundations upon an array of discourses van Binsbergen has assembled in arriving at such unanticipated results and conclusions, which are contrary to his initial stance as an Afrocentric sympathizer and are, in fact, counter-argumentative.

This may not be easy to attain, as the Afrocentric agenda is marked by different accents and aims. Afrocentricity seeks to establish the full subjectivity, creativity, and resilience of the black subject after the multiple traumas inflicted by slavery, colonization, and other forms of racial violence and subjugation, such as apartheid. It celebrates the freedom and agency of the black subject even in contexts of entrenched violence and negation. In critical terms, Afrocentricity operates beyond the simple proclamation of Africa being the Cradle of Humankind, as if this is all that is needed to soothe the injured psyche of the black subject.

Afrocentricity operates beyond the reclamation of ancient Egypt as the original site of black civilization, even though this is central to the Afrocentric agenda, as it seeks to wrest meaning, dignity, and redemption amidst the fundamental violence of slavery, colonization, and racism. Afrocentricity, in the midst of these multiple forms of elemental violence, seeks to create an inimitable buttress of pathos to soothe broken communal psyches as well as embrace the future with renewed courage.

The reach and implications of van Binsbergen's work are too immense to attempt to arrive at a definitive conclusion quickly. It deserves to be read and analyzed diligently in order to do justice to its daunting scope, scholarship, and depth. But as mentioned earlier, what is of immediate concern is its discomfort with the general and specific aspects of the Afrocentric project. Van Binsbergen hopes his work would assuage Africa's doubts regarding its participation in transcontinental passages of global knowledge production. This hope may be cold comfort for ultra-Afrocentrists, who may choose to abide by their view of Africa as the Cradle of Civilization and then proceed to point out that Africa, once again, has been relegated to the peripheries of culture in a ruthless gesture of racialized and epistemic violence.

At a deeper level, the Afrocentric agenda seeks to come to terms with centuries of racial abuse, in which slavery is its most potent expression. The process of coming to terms with the horror of this enormous injustice and then discovering the resources by which to transcend it inflects Afrocentricity with a quite specific complexion as well as trajectory, which non-victims may never fully understand in spite of innumerable well-intentioned attempts. There is a chasm of mourning that must be crossed; there is a necessity to acknowledge an immense sense of loss; there exists a sense of collective physical as well as psychic dispossession with which to contend. When Afrocentricity operates at these kinds of levels, these are the conundrums it grapples; they are what shape its aims and structure its relationship with its abiding burden of loss and finally direct its continual conversation with a past that inevitably lingers and is impossible to forget.

If approached more critically, the formidable protohistorical accomplishments of van Binsbergen's work indeed pose serious questions to theories of blackness regarding the origins of humanity, especially if they choose to prioritize a reductionist agenda couched

in a (pseudo) triumphalist proposition, in which Africa is cast as the Cradle of Civilization. This agenda would, in van Binsbergen's morally significant terms, be the replacement of one form of racial and cultural hegemony with another. But when Afrocentricity moves beyond such narrow conceptual objectives in order to grasp the haunting as well as transformative effects of the multiple horrors inflicted on the black race, that is, when it transcends its historic traumas while at the same time managing to enlarge its creative potentialities, then it succeeds in re-formulating the conceptual singularity of its mission and its moral validity.

Indeed, van Binsbergen intends (and largely succeeds) to establish a series of continuities across different continents, regions, races, and epochs. In other words, his project re-evaluates the conventional perceptions and assumptions regarding global history, in which unities rather than ruptures become significant. In Afrocentric terms, the project is likely to appear too general, depriving Afrocentricity of much-needed ammunition. Nonetheless, its overall academic deportment is admirable even when staunch Afrocentrists would tend to flinch from it.

The black subject in antiquity often constitutes an anomalous and marginal presence, be it in the form of the black Irish and similar instances in the Western extremity of Eurasia, or the Dallit, labelled 'Untouchables', in South Asia. So the black figure, contrary to Clyde Winters' (1980) assertion that the Xia and Shang Yin dynasties were established by blacks, has repeatedly appeared as an intruder, an unwelcome presence, according to van Binsbergen's findings and other similar archaeological and anthropological discoveries, that stand in opposition to dominant cultural, linguistic, and theoretical paradigms, thus making the 'outsider' designation fit a specific radicalized pattern of reception and perception.

The characteristics that define the black presence in the Bronze Age East Mediterranean include proto-Bantu-speaking features, elongated labia, round house architecture, spiked wheel trap, mancala board games, and the worship of a single supreme deity, all of which represent a counter-paradigmatic cultural and linguistic presence.

In tracing transcontinental continuities encompassing board games, geomantic practices and traditions, shamanic manifestations, linguistic revolutions, global migratory patterns, technological innovations, leopard-skin symbolism, astronomical schemas, divinatory systems, clan structures, and toponymical systems across millennia, van Binsbergen has attempted to construct a global intellectual history of gargantuan proportions. Writing a global history of this nature cannot be a straightforward affair. This is especially the case if there are numerous earlier hypotheses to be either proved or debunked; theoretical models to be tested and cross-checked; paradigms to be re-evaluated in accordance with historical specificities; schools of thought to be re-assessed; various contestations with leading authorities in different academic fields and disciplines; attempts at resolving the intractable dilemmas of one's untested hypotheses; intellectual contradictions within one's own traditions; open anxieties about, and obvious gaps in, aspects of the project; and myriad other concerns of both personal and professional dimensions. All these problems and challenges are reflected in van Binsbergen's work. Nonetheless, he has made a noteworthy attempt to advance a series of theses and hypotheses that deserve painstaking attention for their sheer boldness, breadth, and versatility.

References

Asante, M. K., 1990, *Kemet, Afrocentricity, and Knowledge*, Trenton, NJ: Africa World Press.

Bernal, Martin Gardiner, 1987–2006, *Black Athena*, 3 vols.,New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.

Bernal, Martin Gardiner, 2001, *Black Athena Writes Back: Martin Bernal Responds to His Critics*,edited by D. Chioni Moore, Durham & London: Duke University Press.

Durkheim, E., 1965, *The Elementary Forms of Religious Life*, New York: Free Press (Original French, 1912).

Flemming, Harold C., 1987, 'Proto-Gongan Consonant Phonemes: Stage One,' in Leo Reinisch, *Werk und Erbe*, edited by Hans G. Mukarovsky, Wien: Verl. dÖsterreich. Akad. d. Wiss.

Jaspers, Karl, 2011, *The Origin and Goal of History*, translated by Michael Bullock, London: Routledge.

Nabudere, D. Wadada, 2011, *Afrikology, Philosophy, and Wholeness: An Epistemology*, Pretoria: Africa Institute for South Africa.

———, 2012, *Afrikology and Transdisciplinarity: A Restorative Epistemology*, Pretoria: Africa Institute for South Africa.

Starostin, Sergei A., 1989, 'Nostratic and Sino-Caucasian,' in V. Shevoroshkin, ed., *Exploration in Language Macrofamilies*, Bochum: Brockmeyer.

———, 1991, 'On the Hypothesis of a Genetic Connection between the Sino-Tibetan Languages and the Yeniseian and North-Caucasian Languages [Translation and Introduction by W. Baxter III],' in V. Shevoroshkin, ed., *Dene-Sino-Caucasian Languages: Materials from the First International Interdisciplinary Symposium on Language and Prehistory. Ann Arbor, Michigan, November 1988*, Bochum: Brockmeyer.

Van Binsbergen, Wim M. J., 1995, 'Divination and Board-Games: Exploring the Links between Geomantic Divination and Mancala Board-Games in Africa and Asia,' paper read at the 1995 International Colloquium on Board-Games in Academia, Leiden, April 9–13; published as 'Rethinking Africa's Contribution to Global Cultural History: Lessons from a Comparative Historical Analysis of Mancala Board-Games and Geomantic Divination,' special issue, *Tatlana: Proceedings of the Dutch Archaeological and Historical Society* 29: 221–54; revised version at http://www.shikanda.net/ancient_models/gen3/mankala.html.

———, 2008, 'Transcontinental mythological patterns in prehistory: A multivariate contents analysis of flood myths worldwide challenges Oppenheimer's claim that the core mythologies of the Ancient Near East and the Bible originate from early Holocene South East Asia,'*Cosmos: The Journal of the Traditional Cosmology Society*, 23: 29–80.

———, 2011a, 'Existential Dilemmas of a North Atlantic Anthropologist in the Production of Relevant Africanist Knowledge,' in René Devisch and Francis B. Nyamnjoh, eds., *The Postcolonial Turn: Re-Imagining Anthropology and Africa*, Bamenda, Cameroon: Langaa/Leiden:/African Studies Centre.

———, 2011b, 'Is There a Future for Afrocentrism Despite Stephen Howe's Dismissive 1998 Study?' in Van Binsbergen, ed., *Black Athena Comes of Age*, 253–82.

———, 2011c, 'The Limits of the Black Athena Thesis and of Afrocentricity as Empirical Explanatory Models: The "Borean" Hypothesis, the Back-into-Africa Hypothesis and the Pelasgian Hypothesis as Suggestive of a Common, West Asian Origin for the Continuities between Ancient Egypt and the Aegean, with a New Identity for the Goddess Athena,' in Van Binsbergen, ed., *Black Athena Comes of Age*, 297–338.

———, 2011f, 'Matthew Schoffeleers on Malawian Suitor Stories: A Perspective from Comparative Mythology,' in Louis Nthenda and Lupeaga Mphande, eds., 'A Tribute to the Life of Fr. Matthew Schoffeleers (1928–2011): Malawianist, Renaissance Man and Free-Thinker,' special memorial edition, *The Society of Malawi Journal*, 64, no. 3: 6–94.

———, 2011d, 'Shimmerings of the Rainbow Serpent: Towards the Interpretation of Crosshatching Motifs in Palaeolithic Art: Comparative Mythological and Archaeo-astronomical Explorations Inspired by the Incised Blombos Red Ochre Block, South Africa, 70 ka BP, and Nkoya Female Puberty Rites, 20th c.CE.', http://shikanda.net/ancient_models/crosshatching_FINAL.pdf

———, 2012, *Before the Presocratics. Cyclicity, Transformation, and Element Cosmology: The Case of Transcontinental Pre- or Protohistoric Cosmological Substrates Linking Africa, Eurasia, and North America,* Leiden: African Studies Centre (This volume has an excellent bibliography of other works by Wim van Binsbergen regarding this and related topics).

———, 2012b, 'A Note on the Oppenheimer-Tauchmann Thesis on Extensive South and South East Asian Demographic and Cultural Impact on Sub-Saharan Affica in Pre- and Protohistory,' paper read at the International Conference on Rethinking Africa's Transcontinental Continuities in Pre- and Protohistory,' Afirican Studies Centre, Leiden, April 12–13, http://tinyurl.com/pszl8tt.

———, 2012c, 'Production, Class Formation, and the Penetration of Capitalism in the Kaoma Rural District, Zambia, 1800–1978,' in Cristiana Panella, ed., *Lives in Motion, Indeed: Interdisciplinary Perspectives on Social Change in Honour of Danielle de Lame*, Studies in Social Sciences and Humanities 174, Tervuren: Royal Museum for Central Africa.

———, 2012d, 'The Relevance of Buddhism and Hinduism for the Study of Asian-African Transcontinental Continuities,' paper read at the International Conference on Rethinking Africa's Transcontinental Continuities in Pre- and Protohistory, African Studies Centre, Leiden, April 12–13. http://www.shikanda.net/topicalities/Mwendanjangula_final.pdf.

———, 2012e, 'Rethinking Africa's Transcontinental Continuities in Pre- and Protohistory,' keynote paper read at the International Conference on Rethinking Africa's Transcontinental Continuities in Pre- and Protohistory,' African Studies Centre, Leiden, April 12–13,http://tinyurl.com/oyzb98n.

———, 2012f, 'Towards a Pre- and Proto-Historic Transcontinental Maritime Network: Africa's Pre-Modern Chinese Connections in the Light of a Critical Assessment of Gavin Menzies' Work', http://tinyurl.com/oq2hpo8.

———, 2013, 'African Divination Across Time and Space: Typology and Intercultural Epistemology,' in Walter E. A. van Beek and Philip Peek, eds., *Realities Revealed. Divination in sub-Saharan Africa*, Berlin: Munster/Boston: LIT.

Winters, Clyde A, 1980, 'A Note on the Unity of Black Civilizations in Africa, Indo-China, and China,'in *PISAS 1979*, Hong Kong: Asian Research Service.

The Commodification of African Politics[1]

Tobias Hagmann

The Real Politics of the Horn of Africa: Money, War and the Business of Power

by Alex de Waal

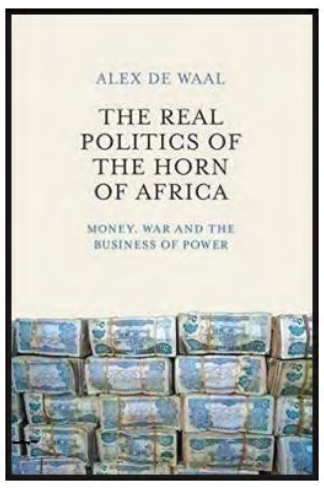
Cambridge, Polity Press, 2015, ISBN: 9780745695587, 228 pp., HC

$46.28, PB 17.41

Can a book be both inspiring *and* disappointing? *The Real Politics of the Horn of Africa* might just fall into this rare category. Alex de Waal's book is theoretically original and empirically rich, but it is also reductionist and, in the case of Ethiopia, biased. The book makes sense of the Horn of Africa's complex contemporary politics through the prism of three elements. *Firstly*, de Waal proposes an innovative theory centred on the idea of the 'political marketplace'. This theory grasps the causal interactions between violence, political finance and big man politics in East Africa and elsewhere. The 'political marketplace' framework is arguably the book's most important contribution[1] and it speaks to political scientists and policy analysts. *Secondly,* as the title suggests, the book sets out to explain the Horn of Africa's 'real politics', i.e. the actors, interests, practices and dynamics that dominate political life. Individual chapters are devoted to Darfur, Sudan, South Sudan, Somalia, Somaliland, Eritrea, and Ethiopia, leaving only Djibouti out from the region. These detailed empirical chapters are of interest to area studies students and specialists who want to know more about the ins and outs of elite politics in the Horn of Africa. De Waal writes eloquently and with great wit, offering the reader many insights. Thirdly, *The Real Politics of the Horn of Africa* captures three decades of research and policy involvement in the Horn of Africa by the author. De Waal is among the few intellectuals who regularly leave the ivory tower to undertake human rights advocacy and policy work. Both the potentials and pitfalls of his involvement in policy and political issues are on full display in his book. On the one hand, de Waal's observations of peace negotiations and other political processes in the region produce some of the book's most memorable insights. On the other hand, his very personal approach to politics in the region at times clouds his judgment and analytical distance. This shortcoming is particularly evident in the Ethiopia chapter, in which the author turns into the uncritical mouthpiece of the late Prime Minister Meles Zenawi, to whose memory this book is dedicated.

Political Marketplace

The book begins with an introduction to the 'political marketplace', which the author describes as a 'contemporary system of governance in which politics is conducted as the exchange of political services or loyalty for payment or licence' (p. 16). Although not the first to use this concept[2], de Waal does a fine job in theorizing the 'political marketplace' and connecting it to his field observations. Contrary to classic Western state building models that assume that national rulers control violence while intermediate elites control resources (and thus negotiate protection in return for payments), in a 'political marketplace' scenario national rulers control the finances (resources) while intermediate elites control violence.[3] So what does a political marketplace consist of? A political marketplace consists of an arena, rules and information (p. 197). More specifically, it is determined by four variables. The *first* is political finance, consisting of political budgets required to rent the loyalty of other politicians. These political budgets are often mobilized by primary accumulation including 'theft and extortion, or selling licences for robbery' (p. 23). They are spent with little or no accountability. Political entrepreneurs need different types of funds, namely personal security, political budget and public goods. The volume of political finance and budgets is determined by the 'price of loyalty' (p. 25) in a given marketplace. Market forces regulate how much a politician's allegiance costs, forcing entrepreneurs to secure a constant cash flow for payoffs. Political CEOs have an interest to 'control the market' (p. 25) in order to lower the price of loyalty. They do so by using 'intimidation, divide-and-rule, and invoking popular solidarities by appeals to ethnicity, nationalism or religion' (p. 25).



The *second* variable concerns the control over violence and whether that control is more centralized or more decentralized. In most marketplaces, sub-national military leaders, rebel commanders or tribal chiefs have the option of 'threatening or staging a rent-seeking rebellion' (p. 26). National political entrepreneurs face the challenge of managing and appeasing these sub-national threats and extortionist manoeuvres without going bankrupt themselves. The *third* variable concerns the 'rules, norms and mechanisms that regulate bargaining and dispute resolution' (p. 26) in the marketplace. More or less formal regulations, better or worse information and communication, and greater or lesser congruence between elite bargains and the broader public explain why marketplaces vary. In the Horn of Africa, so runs de Waal's argument, 'the real political circuitry' (p. 27) remains inaccessible to the public. The *fourth* and last variable concerns 'the conditions of integration into the global marketplace' (p. 28). Marketplace managers negotiate both revenue and spending with their financiers and clients. Whether financiers are domestic or foreign and whether they act in unison or in competition has a major impact on the marketplace's main currency, i.e. the price of loyalty. In combination, these four variables produce 'variant political systems' (p. 29). Yet in the Horn of Africa the 'militarized rentier political marketplace' (p. 31 and elsewhere) represents the predominant model, de Waal suggests.

De Waal's theory highlights the role of political entrepreneurs (or 'political-business managers' or 'national political CEOs') that dominate the marketplace. Political entrepreneurs seek to increase revenue and to limit costs. They finance their activities 'through debt, equity, revenue from operations, or rent' (p. 21). 'Political rents' are of particular importance, deriving from 'owning land or natural resources, from the privilege of being able to assert sovereignty, from external patronage, and from using or threatening violence' (p. 21). Like any marketplace, the political marketplace rejoins buyers and sellers as market operators sell their loyalties to higher and lower level traders.

Political marketplace theory reflects a decidedly materialist and utilitarian conception of politics. An anthropologist by training, de Waal highlights the need to 'focus on the material factors that drive change' (p. 33). The author recognizes the merits of, but ultimately distances himself from, the literature on neo-patrimonialism, which he criticizes for being overly culturalist. In reality, de Waal's political marketplace contains many ideas that are central to neo-patrimonialism. This is particularly true for the role of patronage, which ties patrons (entrepreneurs) and clients (buyers/sellers) into reciprocal relationships.

Political marketplaces reflect historically evolving state-society relations. They signify a shift from a colonial and post-colonial era of state building that was accompanied by a public sphere to a more post-modern era of competitive and commodified politics, which produce public circuitry, but not a public sphere (p. 197). De Waal draws our attention to the structural changes of university education, the telecommunication revolution and the internationalization of local and national elites in the past decades. In combination these three trends changed information flows and multiplied interconnections, making it much easier for 'lower-level political entrepreneurs' (p. 199) to enter the political marketplace – to the detriment of national politics.

Two critiques can be levelled against de Waal's 'political marketplace'. *First*, his theory is overly materialist. It reduces politics to financial transactions and violent cost-benefit calculations, leaving no room for ideology, identity – whether in the form of nationalism or ethnicity – or religion. The 'political marketplace' framework remains largely silent on the Horn of Africa's long history of ethno-national and class conflict. Ignoring the role of political ideas in the Horn of Africa appears shortsighted, given the prominence and continued relevance of Marxist-Leninist doctrine and political practice in Ethiopia and Eritrea as well as the importance of political Islam in Sudan and Somalia.[4] This said, the 'political marketplace' framework provides important insights into the rationality of political entrepreneurs in contexts that are both strongly commoditized and violent. But like Collier and Hoeffler's 'greed and grievance' model,[5] it runs the risk of becoming yet another paradigm reducing African politics to mere materialism devoid of political vision or ethics.

The *second* critique concerns the question as to whether political marketplaces are specific to or simply particularly prominent in the Horn of Africa. The author is ambivalent on this point. On the one hand, he states that the 'political budget' and 'patterns of monetized politics' (p. 4) are not unique to the Horn of Africa. On the other hand, he sees the region's political markets as particularly 'advanced' (p. 4) and 'integrated horizontally (across borders) and vertically (with foreign sponsors)' (p. 51). He argues that a 'new rentierism' emerged in the Horn of Africa after 2000. This rentierism has been driven by a commodities boom, illicit finance, aid rents, counter-terrorism rents and the 'new peacekeeping' by African troop contributing countries. De Waal criticizes, in particular, the African Union for succumbing 'to the relentless political-commercial logic of the rentier marketplace' by becoming a 'subcontractor in the market of providing international security' (p. 192) in the region. While this observation certainly holds true, the Horn of Africa is by far not the only region in the world where politics and violence are commodified and where local actors do the bidding of external actors. In many ways the US remains the archetype of a thoroughly monetized political marketplace that has a long history of urban 'machine politics' in which political bosses bought and traded loyalty using patronage and corruption.[6] There is thus no reason to assume that countries in the Horn of Africa evolve on the basis of a marketplace trajectory while others do not.

'Real Politics' in the Horn of Africa

The bulk of the book consists of country cases in which the author seeks to illustrate his argument. The chapter on *Darfur* highlights how historically marginalized Western Sudan evolved into a complex regionalized conflict with global reverberations. De Waal describes Darfur as 'perhaps the most efficient auction-room of loyalties in Africa' (p. 52) whose war increasingly followed 'the logic of a rent-seeking rebellion' (p. 57) after 2003, inviting new patrons and increased cash payments to local militias

and political leaders. Arab and non-Arab faction leaders started to bid their loyalty to Khartoum, respectively to Chad, Eritrea, Uganda and South Sudan. The Sudanese government's main mistake was to repeatedly underestimate the cost of 'African' and 'Arab' Darfurians' loyalty, thereby provoking insurgency. De Waal emphasizes that the different Darfur peace agreements were less the result of negotiation or power-sharing, but essentially functioned as 'a security pact aimed at regulating (and reducing) the price of loyalty' (p. 62). The crucial insight from this chapter is that in a violent marketplace fuelled by external rents, political entrepreneurs pursue negotiations not to end war, but to 'position themselves better for the next round of fighting' (p. 67).

De Waal expounds *Sudanese* politics in the context of the government's fluctuating political budgets and its longstanding policy of marginalizing and repressing the peripheries. Sudanese budgets are 'works of wonder and sorcery' (p. 70) that correlate with state leaders' ability to make peace with or co-opt armed insurgents in times of expanding budgets. Sudan's political budget experienced ups and downs in the past 40 years. It increased dramatically during the 1970s due to international borrowing and was then reduced by austerity measures from the mid- to late 1980s. The political budget stabilized during the 1990s when the Muslim Brotherhood and president Bashir formed a 'cartel with distributed responsibilities' (p. 78). While the former provided finances, the latter provided security. The start of oil exploration in 1999 refuelled government coffers, creating a 'rentier political marketplace funded by oil' (p. 82) that lasted until South Sudan's separation in 2011. The oil boom made the 2005 Comprehensive Peace Agreement (CPA) between the ruling National Congress Party (NCP) and the opposition Sudan People's Liberation Army/Movement (SPLA/M) possible, functioning as a 'rent allocation formula' (p. 84) between the two. An exception and limit to Sudan's marketplace logic are ethno-political movements with strong territorial roots, for instance the SPLA/M's Nuba branch in South Kordofan.

South Sudan's political marketplace morphed into a 'remarkably pure example of a rentier militarized political marketplace' (p. 96) between the conclusion of the CPA in 2005 and renewed civil strife after 2013. De Waal contends that ethnic tensions between the Dinka and the Nuer were not the prime reason for South Sudan's renewed disintegration. Instead he blames internal conflict within the SPLA/M – some of whose constituencies were betting on renewed war with Sudan – dwindling oil rents and president Salva Kiir Mayardit's bungled tactics. In the absence of political cohesion among Southern Sudanese factions, the SPLA/M constantly had to outbid Sudan from 'buying' or 'renting' southern military commanders. Salva's business plan of 'massive purchase of loyalty using oil money' (p. 91) allowed to conceal internal differences in the run-up to independence in July 2011. It inflated military payrolls and encouraged large-scale fraud and corruption. After South Sudan's independence, old rifts emerged within the military-political elite. Once oil production stopped and decreased, political loyalty could no longer be secured financially on the marketplace, hence the return to civil war. In an attempt to signal that not all is bleak in the world's youngest nation, de Waal concludes this chapter with a note on the personal integrity of some South Sudanese judges.

Somalia's political history since the end of the 1980s is portrayed as a futile struggle by Somali and foreign politicians to regulate a 'violent political marketplace' (p. 128). Siyad Barre's downfall was aided by a mismatch between his political budget and increasing prices of loyalty as the regime lost control over Somalia's informal economy. After state collapse in 1991, 'political-military entrepreneurs' who finance 'their operations through a combination of looting and extortion, foreign patronage and political credit' (p. 117) dominated. Somalia's political dynamics have changed considerably since the early 1990s. But a 'high price of loyalty, short time horizons, pervasive rent-seeking and tactical use of violence' (p. 124) remained constant. The Union of Islamic Courts (UIC), which appeared in the early 2000s, was an exceptional attempt to regulate Mogadishu's violent marketplace on the basis of Islamic principles. Yet militant Islamic groups like al-Shabaab or al-Qaeda are not immune to the prevailing logic of buying and selling loyalties. International state builders had little success in attempting to 're-establish a government based on external rents' (p. 110) in Somalia. De Waal pointedly characterizes the current Somali Federal Government as a 'hybrid of protectorate and native administration' resulting from 'an internationally sponsored plan for a vertically integrated cartel to manage the Somali political marketplace' (p. 124).

The *Somaliland* chapter draws on the existing literature and an unpublished report by another researcher. At the core of this chapter is the question why the breakaway Republic managed to build a comparatively peaceful and democratic nation-state? De Waal provides only a partial explanation for Somaliland's trajectory from civil war to 'well-regulated political marketplace' (p. 131). His analysis concentrates on what is arguably the first and most important phase of Somaliland's state formation between ca. 1991 to 1995. Among the factors that contributed to Somaliland's unique state building history are the little and diversified political budget that was in play, the authorities' reliance on domestic support in the absence of international recognition or rents, livestock and other traders' interest in keeping the Berbera corridor peaceful, and the inclusive nature of the peace conferences of the early 1990s. Other factors include president Egal's ability to further a state monopoly of violence by disarming the veterans of the Somali National Movement (SNM) and pushing back armed challengers. As a result, Somaliland emerged as a non-rentier state with little political finance and opportunities for rent-seeking rebels. While this point is worth underlining, the book provides no information on the evolution of Somaliland's political marketplace in the past two decades, which was accompanied by a commodification of political loyalties.[7]

The chapter on *Eritrea* offers a chronological account from the Eritrean People's Liberation Front's (EPLF) armed struggle to the post-independence dictatorship of President Isaias Afewerki. Eritrea never published a budget as the country's finances are secretly managed by the ruling Popular Front for Democracy and Justice (PFDJ), which runs an 'opaque, offshore and largely illicit financial system' (p. 148). After renewed war with Ethiopia (1998-2000), Isaias' main preoccupations have been his political survival and the threat of military defeat by his former ally. Further militarization of Eritrean society and state was the consequence, with military spending reaching some 20 percent of GDP in the early 2000s. To avoid a coup, the president separated the army (in charge of security) from the party (in charge of business), with the latter illicitly financing the former. Eritrea positioned itself as a 'regional insurgent' (p. 149) and troublemaker, provoking international condemnation, but generating a certain political budget. Eritrean generals became involved in trafficking, smuggling and extorting bribes from young men fleeing conscription. For a long time Eritrea's political marketplace ran almost without cash. With the recent (2001) discovery and export of gold and copper, it might evolve into a more 'conventional rentier system' (p. 153).

Ethiopia: Exceptional or Exceptionally Misunderstood?

The *Ethiopia* chapter differs from the rest of book both in tone and substance. De Waal makes extensive use of his multiple discussions with the late Prime Minister Meles Zenawi to describe the ruling Ethiopian Peoples' Revolutionary Democratic Front's (EPRDF) philosophy, in particular its 'democratic developmental state' doctrine (pp. 163-172). De Waal presents Meles as a vigorous and theoretically versed intellectual who did his best to steer Ethiopia towards development and, according to the author, to democracy. Some of the insights into the EPRDF's convoluted tracts on the developmental state and the need to combat 'rent-seeking' or internal policy discourse are interesting. But most of the chapter is a whitewash of Ethiopia's ruling party that is painful to read for anyone familiar with Ethiopian politics. While de Waal was close to Meles – arguably the most influential shaper of post-1991 Ethiopia – he evidently lacks familiarity with the real politics of Ethiopia. A complete list of the omissions, contradictions and apologetic passages in this chapter is beyond the scope of this book review. Three of the author's gravest misinterpretations deserve mentioning.

First, EPRDF's changing policy discourse is self-serving and strategic as much as it is guided by principles. A more complete analysis of Ethiopian political developments after 1991 highlights this point. After toppling the Derg in 1991, Meles promised Ethiopians 'democracy', later 'democratization', and once it become obvious that voters wanted to get rid of the EPRDF at the ballot box in 2005, he then – and only then – started propagating the 'developmental state'. While de Waal elevates the developmental state to theoretical heights, he ignores that it provides a political justification for the continuation of a repressive one-party state in the absence of democratization, EPRDF's original promise. As another author pointed out, de Waal clearly is more enamoured with Meles' 'theory' than his 'practice'.[8] *Second*, de Waal highlights Meles' commitment against 'rent-seeking' as well as EPRDF's attempts to capture resources and rents in order to make them productive for the common Ethiopian good. De Waal wrongly suggests that high-ranking EPRDF cadres and military commanders did not benefit economically from their positions. A good part of the Ethiopian economy is dominated by a cartel of firms that either belong to pro-government Saudi-Ethiopian business tycoon Sheikh Mohammed Hussein Al-Amoudi or to party, state and army affiliated enterprises. The anti-capitalist bashing against 'rent-seekers', which Meles propagated to discredit his political opposition, sounds hypocritical in light of Ethiopia's real economy and the dominant role of government friendly companies. *Third*, de Waal makes no attempt to apply his own political marketplace framework to Ethiopia. He doesn't mention the gradual commodification of political loyalties in Ethiopia, for instance the fact that hundreds of thousands of civil servants became party members in order to advance their careers, or the privatization of violence, for example the outsourcing of counter-insurgency in Ethiopia's Somali regional state to the *liyu* or special police. In sum, simply because Meles had intellect doesn't mean he didn't also run a tight political marketplace whose main aim is the survival of the EPRDF one-party state and whose real political mechanisms need to be properly analyzed, something this book doesn't do.

Strong Book Despite Deficits

The strengths of *Real Politics in the Horn of Africa's* are considerable, but so are its weaknesses. On the positive side, de Waal impresses the reader with his writing style, his knowledge of the region, his ability to generalize and theorize and his many critical insights into the nature of elite politics, recurring 'rent-seeking rebellions', the hidden rationales of peace bargaining or the transformation of intellectual life in the region. In many ways De Waal's materialist interpretation provides a welcome alternative to identity-based explanations of politics and conflict in the Horn of Africa. On the negative side, de Waal clearly is stronger in theorizing than in applying his theory. In the case of the Horn of Africa, both the scope and empirical applicability of the political

marketplace framework remain in doubt. De Waal provides convincing arguments as to why Darfur, Sudan and Somalia fit or fitted the bill of a militarized political marketplace fuelled by rents. But South Sudan, Somaliland, Ethiopia and Eritrea do not fulfill, or do so only partly, the author's definition of a political marketplace. If every African country is a political marketplace, then the concept clearly runs the risk of analytical dilution. The author's tendency to highlight only these political dynamics that fit with his framework undermine what is otherwise a theoretically productive theory. A more rigorous effort at comparative political analysis is thus required to determine if, how and under which circumstances political loyalties are monetized and traded in the Horn of Africa.

In conclusion, the book offers valuable lessons and advice for its readers. If you are a ruler – or as the author would put it, a political marketplace operator – make sure not to underestimate the price of loyalty of your competitors and subordinates. Diplomats and development officials are reminded to act with care when providing security and aid rents that inflate political budgets and undermine state building in the region. Mediators are advised not to fall into the trap of giving credence to or prolonging peace talks that serve the sole objective of maximizing participants' personal benefits. Pessimists will be vindicated when de Waal writes that the proliferation of political marketplaces has led to a situation in which 'the politics of ideas (…) will not return' (p. 209). Optimists, this reviewer included, hope that he is wrong.

Notes

1. First presented in the lecture 'Fixing the Political Marketplace: How can we make peace without functioning state institutions?' given at the Chr. Michelsen Institute in Bergen, Norway, on 15 October 2009.
2. See for example A. Bonica, 2013, 'Ideology and Interests in the Political Marketplace', *American Journal of Political Science*, 57(2), 294–311.
3. De Waal mischaracterizes classic state formation theories, which are more subtle on the relation between those who hold capital and those who provide coercion; see H. Spruyt, 2011, 'War, Trade, and State Formation', in R. E. Goodin, ed., *Oxford Handbook of Political Science*, Oxford: Oxford University Press: 568–592.
4. Alex de Waal, ed., 2004, *Islamism and its Enemies in the Horn of Africa*, London: Hurst & Company; and W. Reno, 2011, *Warfare in Independent Africa*, Cambridge: Cambridge University Press.
5. P. Collier and A. Hoeffler, 2004, 'Greed and Grievance in Civil War', *Oxford Economic Papers*, 56(4): 563–595.
6. J. C. Scott, 1969, 'Corruption, Machine Politics, and Political Change', *American Political Science* Review, 63(4): 1142–1158.
7. A. Verjee et al., 2015, *The Economics of Elections in Somaliland: The Financing of Political Parties and Candidates*, London & Nairobi: Rift Valley Institute.
8. R. Lefort, 2013, 'The Theory and Practice of Meles Zenawi: A Response to Alex de Waal', *African Affairs*,112 (448): 460–470.

The Role of China and Southeast Asia in Africa's Agricultural Transformation[1]

Seifudein Adem

Asia-Africa Development Divergence: A Question of Intent

by David Henley

Zed Books, 2015, 348 pp., $28.59 paperback,

ISBN: 978-1-78360-277-3

Made in Africa: Industrial Policy in Ethiopia

by Arkebe Oqubay

Oxford University Press, 2015, 248 pp., $39.46 hardcover,

ISBN: 978-0-19-873989-0

Introduction

Is the Asian experience more relevant for African renaissance than it is generally assumed? I am alluding to the lessons that could be drawn from a close examination of the transformation that had occurred in the twentieth century in Japan and China, and particularly in Indonesia, Malaysia and Vietnam. The answer, I argue, must be definitely yes. In each of these countries, positive economic change was preceded by a sustained and successful effort to raise the productivity and income of the majority of the population: the rural poor. In Africa, too, the vast majority of people live in the countryside. And yet agriculture has been a relatively neglected sector in Africa's overall developmental strategy. When the sector received some attention, the specific policies in many African countries seemed to have been generally misguided. I argue that both of these trends should be corrected. What this also means is that the key for Africa's economic modernization is to a large extent in the hands of Africa's leaders. Ultimately, in other words, the improvement of the African condition hinges on the intent of Africans, particularly its leaders.

China's Role in Africa's Agriculture: Myth and Reality

China's role in Africa's agriculture today is negligible. In 2012, less than 3 per cent of China's FDI went to the agricultural sector in Africa, out of its overall FDI of $3 billion (Okolo and Akwu 2016:45). Deborah Brautigam (2016:153) has also observed that the land leased or owned by China in Africa at the end of 2014 was roughly twice the size of New York City. And yet the news about China's land grabs in Africa continues to proliferate. As recently as March this year, the Italian newspaper *La Stampa* asserted: 'the Ethiopian government sold the country's best land to Chinese investors, who used it to produce grain for export' (Caporale 2017). In fact, in 2015 for instance, agriculture drew only 3 per cent of the total Chinese development assistance to Ethiopia (Renne 2017).

The relative neglect of agriculture in China's engagement with Africa is, firstly, due to the fact that China has other priorities both in Africa and globally. Secondly, and more importantly, agriculture has been a relatively neglected sector in Africa's own overall developmental strategy. As Li Anshan (2013:87) rhetorically (and rightly) asked: 'do African governments pay enough attention to agricultural production and its rural population?' This is nevertheless not to suggest that there was a shortage of grand African plans for accelerated agricultural growth. Between 2003 and 2016 alone, at least 7 such major plans were issued under the auspices of the African Union (AU) Commission. So, what went wrong?

Let us start with the prevailing conventional wisdom about economic development in Africa. 'In order to retain a competitive position, Africa should shift its focus from low-technology industries to heavier ones such as automotive and aircraft manufacturing and maintenance, and the more lucrative IT sector.' Those were the words of the AU official Patrick Mazimhaka (2013:102). But Mr. Mazimhaka did not elaborate how this seemingly simple transition would take place. But he was not alone in propagating such ideas.

As a recent publication of the UN has also observed: 'At no point in recent history have calls for Africa to industrialize been stronger than they have been lately. Across the continent, industrialization is arguably the most talked about subject among policymakers' (Tafirenyika 2016:28). The aforementioned UN publication added: '…the only viable option [for Africa] is to industrialize' (Tafirenyika 2016:28). For the most part contemporary ideas about industrialization in Africa are based on the influential, but contestable, view that Southeast Asia's economic transformation was based on export-led industrialization.

Economic Modernization of SouthEast Asia: A New Interpretation

In his new book, *Asia-Africa Development Divergence,* David Henley (2015) offers a new interpretation of the Southeast Asian experience and the lessons Sub-Saharan Africa could extract from it. He argues, persuasively in my view, that agricultural transformation was indeed what triggered and sustained export-led industrialization in Southeast Asia rather than any single-minded focus on industrialization. Before we assess the wider implications of the Southeast Asian experience for Sub-Saharan Africa, as articulated by Henley, it is worth our while to describe the structure of the book under review.

On the basis of a comparative study of three pairs of countries from Southeast Asia and Sub-Saharan Africa, viz., Indonesia and Nigeria, Malaysia and Kenya, and Vietnam and Tanzania, David Henley maintains that neither institutional nor structural factors rooted in culture, history or geography explain the development divergence between the two regions. Instead the crucial explanation lies in the type of policy choices made. In short, policy matters; indeed, policy is primary. Southeast Asia pursued pro-agriculture, pro-rural and pro-poor policies. Chapters 1 is a historical and contemporary comparison of Sub-Saharan Africa and Southeast Asia, while Chapter 2 gives a concise review of the literature. The two chapters also seek to provide broad hypotheses as to why Southeast Asia succeeded in economic modernization but not Sub-Saharan Africa. Chapter 3 focuses on the role of macroeconomic factors in the Asia-Africa development divergence; more specifically, it deals with the role of macro-economic stability (low inflation, realistic exchange rates and fiscal conservatism) in the rapid poverty reduction in Southeast Asia. Chapter 4 challenges the view that what Africa could learn from Southeast Asia is the relevance of export-led industrialization. Chapter 5 compares and contrasts the pro-agricultural strategies adopted in both regions, with divergent consequence. Chapter 6 examines the guiding principles of successful development strategy on the basis of Southeast Asia's experience: outreach (quantity, not quality), urgency (now, not later), expediency (results, not rules). Chapter 7 examines why Southeast Asian leaders chose policies different from those, which were chosen by Africa's leaders. It is an exploration of the objective and subjective factors that might account for the Asia-Africa development divergence.

According to David Henley's interpretation of the Southeast Asian developmental experience, pro-agriculture, pro-rural and pro-poor policies were pursued in that region *simultaneously* and in a *sustainable manner.* In their orientation, the policies were state-led, market-mediated and small-holder based. Underlying or driving those policies were three principles: outreach, which meant alleviating poverty on a massive scale;

urgency, which meant doing so with great speed; and expediency, which meant doing so with a pragmatic and sometimes ruthless eye for simplicity. In other words, outreach is about the emphasis on quantity rather than quality; urgency is about the emphasis on now rather than later; expediency is about the emphasis on results rather than rules.

Let us look now more closely at the Southeast Asian experience from David Henley's perspective and relate it to the African condition.

Learning from the Green Revolution in Southeast Asia

In Southeast Asia, it was the sustained pro-agriculture, pro-rural and pro-poor policies which led to mass poverty reduction and, subsequently, export-led growth. Policies were sometimes adopted in many countries in Sub-Saharan Africa which were pro-agriculture without being pro-rural, or pro-rural without being pro-poor. With a focus on large-scale state farms, Ethiopia under Mengistu Haile Mariam between 1974 and 1991 pursued to some extent a pro-agricultural policy that was not necessarily pro-poor. Another lesson from Southeast Asia is that a sustained pro-agriculture, pro-poor, pro-rural policy would yield a positive result only if there was also economic freedom. This, simply put, means that a farmer should be able to produce what he likes and sell his produce to whomever he wants. A related policy condition that was a prerequisite for sustained agricultural transformation in Southeast Asia was macro-economic stability.

It is also suggested that agricultural transformation will be possible in Sub-Saharan Africa if the effort is primarily state-led (with the state setting the goal and supplying the technologies and investment), market-mediated (with trade in agricultural products remaining largely in private hands), and small-holder based.

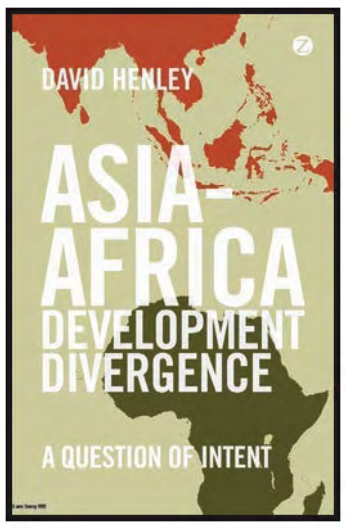
There is a broad consensus among the African Union member states, at least since the 2003 Maputo Declaration on Agriculture and Food Security in Africa, that Africans should commit at least 10 per cent of their national budget to agriculture. The same goal was re-affirmed by the Malabo Declaration 10 years later. In light of what transpired in Southeast Asia, however, even 10 per cent might be lower than what is needed for a green revolution to take place in Africa. It may not be a coincidence that the countries in Africa with some of the fastest rate of economic growth today also happen to be those such as Ethiopia and Rwanda which allocated more than 10 per cent of their national budget to agriculture (Tafirenyika 2016: 14; Harrison 2016: 360). According to Chakrabarty and Mishra (2016: 29):

> Ethiopia's GDP grew at a rate of 10.9 percent from 2003 to 2013 due to a remarkable growth in agricultural production from 2000 onwards. The compound annual growth rate of production of major food crops, [namely] maize, sorghum, wheat, and barley from 2000 to 2013 was 7.2 percent, 9.7 percent, 8.9 percent and 6.9 percent, respectively.

Harrison (2016: 360) also gives account of 'the remarkable success of Rwanda' in broadly similar terms:

> The total production of maize, wheat and cassava tripled from 2007 to 2011, the production of beans doubled, and that of rice and Irish potato increased by 30 percent. There has also been a fall in the prevalence of poverty in rural areas and in malnutrition, although it is fair to say that these falls look moderate in comparison with the increase in outputs.

Underlying the successful agricultural development strategies of Southeast Asian countries were 3 simple but basic principles, namely the principle of aiming to alleviate poverty on a massive scale (outreach), the principle of doing so with great speed (urgency), and the principle of doing so with pragmatism (expediency). For the most part these principles had either never been formulated in such concrete terms in Sub-Saharan Africa or, if they were, they had not received the sustained attention they deserved.



Agricultural Development Led industrialization in Africa: The Ethiopian Case

In assessing the scope of divergence between Sub-Saharan Africa and Southeast Asia, one question that must also be addressed head on is: why did Southeast Asians pursue the pro-agriculture, pro-rural and pro-poor policies but Africans did not? We may get a clue from the second book under review, Arkebe Oqubay's *Made in Africa: Industrial Policy in Ethiopia* (2015): 'Policy independence is a major concern in many African countries. Some countries, despite independence from colonial rule, have little freedom to make their own policy choices or, at any rate, have not been highly effective in using what freedom they have' (p. 287).

A related question, which arises, is: why were many Sub-Saharan African leaders ineffective in using the freedom they have unlike their Southeast Asian counterparts? A partial explanation would pertain to what Ali Mazrui called the time-change paradox, the fact that cultures and values were disrupted much faster and more profoundly in Africa than in Asia in spite of the relative brevity of the colonial experience in the former (Mazrui and Adem 2013: 2). One of the effects of this phenomenon was that post-colonial Africa often sought to abolish age-old practices, or cut itself off from the past completely. In the end, in most cases, the old system was badly damaged or dismantled but the new system was also not in place. What David Henley (p. 207) calls 'developmental dualism', which is 'a pervasive conviction that progress can only be achieved by means of a quantum leap from backwardness to modernity', seems to approximate Mazrui's notion of the time-change paradox.

In other words, there was far less systematic effort in Sub-Saharan Africa to link up indigenous authenticity with universal rationalism (Mazrui and Kaba 2016: 10). Large-scale farming therefore took precedence over modernizing subsistence farming; more attention was paid to wealthy and so-called progressive farmers than traditional and poor peasants; cash-crop production took precedence over self-sufficiency in food, and so forth. In short, the ambition was to overpass rather than modernize subsistence agriculture. A recent study by Matfess (2015: 192) about agriculture in Ethiopia described the problem thus:

> …frustrated by small share-holder agriculture's failure to produce sufficient surplus, the [Ethiopian] government began courting investors to fund larger-scale, often export-oriented agricultural projects over the past decade, and eight million acres have been earmarked for large-scale commercial agriculture.

But is there also another way of looking at the challenges of agricultural transformation in such African countries like Ethiopia? It can be argued that it is not enough to give an Ethiopian farmer a tractor and teach him how to repair it when it is broken; the farmer must also be motivated enough to make use of the tractor. If the farmer is not motivated enough it may be partly due to a belief in technological gradualism – a reluctance to undergo rapid technological change. No less significant, but easier to overlook as a relevant factor, is the prevailing 'economic culture' in the society – the incentives (or lack thereof) to work that a farmer lacks in Ethiopia. To some extent, this issue boils down, it seems to me, to the presence or absence of cultural values that encourage open-ended self-enrichment by an individual – an Ethiopian version of the Confucian or Protestant ethic.

Oqubay's *Made in Africa* is not only about industrial policy in Ethiopia from 1991 to 2013; it is also a window into the political philosophy and development strategy of the government today. Among other things, Oqubay outlines the principal elements of Ethiopia's development strategy known as Agricultural Development Led Industrialization (ADLI), which was formulated in 1994, only three years after the Ethiopian People's Democratic Revolutionary Front (EPRDF) assumed power. In the words of Oqubay (p. 61): 'ADLI focused on reducing poverty and stimulating the economy. The strategy [assumed] that initial take off depends on stimuli from agriculture in terms of growth in demand, supply of foreign exchange for machinery imports, and inputs for factories'.

Fifteen years later, in 2010, the Ethiopian government adopted the Growth and Transformation Plan (GTP). The major goals of GTP included 'the promotion of industry as the leading sector of economy by 2020' (p. 61). In this strategy agriculture was not ignored; but it was also no longer the pillar of Ethiopia's development strategy. In Southeast Asia, as indicated above, it was the sustained pro-agriculture, pro-rural and pro-poor policies that led to mass poverty reduction and, *subsequently*, export-led growth.

Ironically, therefore, EPRDF's earlier approach, which was based on ADLI, seemed to be more consistent with the experience of Southeast Asian countries than its successor, GTP. This was so to the extent that ADLI clearly prioritized agricultural transformation whereas GTP is based on the idea that 'manufacturing was the engine of growth'.

It is indeed true that agriculture continues to be a core component of GTP (Matfess 2015: 192). Further, GTP emphasizes the linkages within the economy, primarily between manufacturing and agriculture, and the creation of a single economic space (Oqubay 2015:64). But the emphasis by Ethiopia's policy-makers on industrialization is also unmistakable.

On balance, it can still be argued, Ethiopia today is on the right track in light of the experience of Southeast Asian countries. For one thing, agriculture enjoys a much higher priority in Ethiopia compared to what was the case during the previous regime and in other African countries. That this approach is working is also clear from the results achieved so far. The number of people living below the poverty line in Ethiopia decreased almost by half between 2003 and 2013 (Oqubay 2015: 65).

According to David Henley, Southeast Asian economic success was driven by three principles: outreach, urgency and expediency. Of the three, Ethiopia scores high on the last two: *urgency*, which is the desire to become a middle-income economy by 2025 (Oqubay 2015: 65). *Expediency* is the commitment, as Oqubay (pp. 295-296) put it, to learn by copying and by doing.

Oqubay's approach to economic transformation in Africa, like David Henley's, brings a breath of fresh air since both of them are clearly not Occidentalists – they do not blame every economic ill in Africa on external factors, even as they also recognize and highlight the constraints imposed on Africa by the international division of labor. Just like Henley, Oqubay (p.296) is unequivocal that '[s]successful catching up has to rely fundamentally on internal changes and policies that push structural change, whatever the state of the external environment'. He (p.75) goes on to argue:

> The [Ethiopian] government has emphasized the essential of an activist state in the process of catching up, a role further neces sitated by the strong determination and vision to develop Ethiopia. This developmental orientation is home-grown and based on specific conditions in Ethiopia, although emulating forerunners has also played a role (for instance, German's technical and vocational education and training [TVET] and university system, Japan's Kaizen production system, China's industrial parks). Ethiopia's rich history of independence and civilization

and its mimetic interest in finding East Asian role models have served as sources of inspiration.

What is remarkable about Oqubay's observation above is that the strategy the Ethiopian government has used creatively combines diversification, domestication and indigenization – a proven formula of success not only in Southeast Asia but also in East Asia, especially in Japan (Adem 2015).

However, it is clear that the temptation is strong in Ethiopia's policy circles for the strategies of export-led industrialization and import substitution industrialization (Oqubay 2015: 41). But the lesson we need to draw from Southeast Asia is that the necessity of agricultural transformation should not also be overlooked. Since agriculture is a major contributor to Ethiopia's GDP and employment, employing nearly 85 per cent of the population, simple arithmetic also dictates that in order to improve the condition of a large majority of Ethiopians, the agricultural sector needs to be targeted. And if the condition of a large majority of Ethiopians improves through the enhancement of productivity and income, so will the Ethiopian condition itself.

Bringing China Back in

Where does China fit in the equation about agricultural transformation in Africa? *First*, China can help Africa achieve agriculture-led industrialization first by investing in modernizing the sector more than it had done so far. A positive role by China in this process could ensure in the long run a genuinely 'win-win' partnership between China and Africa. But China's capital and know-how could trigger agricultural transformation in Africa if they are combined with the lessons from the experience of such Southeast Asian countries as Indonesia, Malaysia, and Vietnam.

Secondly, learning from China's experience in agricultural transformation is also broadly relevant to Africa. In the last 40 years, agricultural production grew in China at a healthy rate that by far exceeded population growth.

Thirdly, unlearning from China is also important, including from the spectacular failure it experienced from 1958 to 1960 when Mao sought to solve the riddle of economic modernization by organizing farmers in 'peoples' communes'. In this experiment, also known as the Great Leap Forward, tens of millions of Chinese died. And yet it is still the Southeast Asian experience, as Henley reminds us, which is more instructive for sub-Saharan Africa because, firstly, the countries in Southeast Asia are more akin to Sub-Saharan African countries in terms of their history, demography, geography and topography; and, secondly, the development divergence between the two at the present time is sharper than is the case if we compare Sub-Saharan African countries with China. On average, in the 1960s, Southeast Asians were poorer than sub-Saharan Africans; today they are more than two and half times richer.

Conclusion

Africa will most certainly benefit from its economic interactions with China, if China gradually shifts parts of its manufacturing to Africa. And for China to do so, the production cost, including wages, must be lower in African countries than in China and Southeast Asia. And production cost will be lower if food prices are lower. Food prices in Africa will be lower if pre-modern and traditional agriculture is transformed into a modern system of agriculture. This, of course, also means lifting the vast majority of the population out of poverty by raising their productivity and income. This is admittedly a formidable task, but it would be less so if Africa could draw lessons from the success stories in Southeast Asia. The path of Africa's industrialization is thus through agricultural transformation.

Note

1. This review essay is based on a paper 'Lessons for Africa from Southeast Asia: Is Agriculture the Answer?' It was originally presented at the 3rd Africa's Asian Options (AFRASO) Conference on the theme of 'Afrasian Transformations: Beyond Grand Narratives?' Goethe University Frankfurt, Frankfurt, Germany, September 28-30, 2016.

References

Adem, Seifudein, 2015, 'JITSUGAKU': African Reflections on Japan,' a keynote address at the Conference on Rethinking African-Asian Relationships, Cape Town, South Africa, March 24-26.

Anshan, Li, 2013, 'Chinese Experience in Development: Some Implications for Africa,' in *China and Africa in a Global Context*, edited by Li Anshan and Liu Haifang, 81-90, Beijing: Center for African Studies, Peking University.

Brautigam, Deborah, 2016, *Will Africa Feed China*? New York: Oxford University Press.

Caporale, Enrico, 2017, 'A Global Competition for Influence in Ethiopia,'*La Stampa* (English Edition), March 20; https://www.worldcrunch.com/world-affairs/a-global-competition-for-influence-in-ethiopia (accessed July 21, 2017).

Chakrabarty, Malancha and Vidisha Mishra, 2016, 'India-Africa Partnership for Food Security: Issues, Initiatives and Policy Directions,'*ORF Occasional Papers*, Observer Research Foundation, June.

Harrison, Graham, 2016, 'Rwanda: An Agrarian Developmental State?' *Third World Quarterly*, 37: 354-370.

Matfess, Hilary, 2015, 'Developmental Authoritarianism in Rwanda and Ethiopia,' *African Studies Review*, 58:181-204.

Mazimhaka, Patrick, 2013, 'China and Africa: An African View,' in Stephen Chan, ed., *The Morality of China in Africa*, London and New York: Zed Books

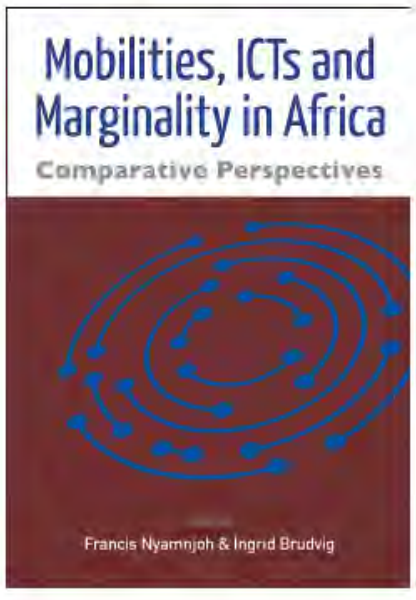
Mazrui, Ali A., and Seifudein Adem, 2013, *AFRASIA: A Tale of Two Continents*, Lanham, MD: University Press of America.

Mazrui, Ali A. and A. J. Kaba, 2016, *The African Intelligentsia: Domestic Decline and Global Ascent*, Trenton, NJ: Africa World Press.

Okolo, A. L. and J. O. Akwu, 2016, 'China's Foreign Direct Investment in Africa's Land,' *Africa Review*, 8:44-59.

Renne, Elisha, 2017, Personal Correspondence, University of Michigan, Ann Arbor, April 6.

Tafirenyika, Masimba, 2016, 'Ethiopia: Fixing Agriculture,' *Africa Renewal*, December.



Mobilities, ICTs and marginality in Africa

Comparative Perspectives

Edited by

Francis Nyamnjoh & Ingrid Brudvig

ISBN: 978-2-86978-721-6 256Pages

Mobility has become a prominent feature of many socially marginal populations on the African continent. *In Mobilities, ICTs and Marginality in Africa*, the authors investigate the diverse transformations brought about by new Information and Communication Technologies in these mobile communities. The book showcases populations that are both mobile and politically and economically marginal, yet actively engage in maintaining social networks across localities. *Mobilities, ICTs and Marginality in Africa* situates the cultural, social and, in some cases, transnational context of ICT appropriation and virtual connectivity so as to reposition Africans from a variety of countries and contexts as active agents of social change. In doing so, the book contributes to a better understanding of material cultures, particularly relationships between people, new media and social networking. It also furthers understanding of the social and spatial dynamics of communication, association and belonging across spaces, particularly physical borders, social boundaries and confines. The book is rich in theoretically informed case studies that lend themselves to comparative perspectives and to ethnographies from beyond Africa.

Foreign Aid: Policies, Institutions and the Dependency Culture

Severine M. Rugumamu

The Development State: Aid, Culture and Civil Society in Tanzania

by Maia Green

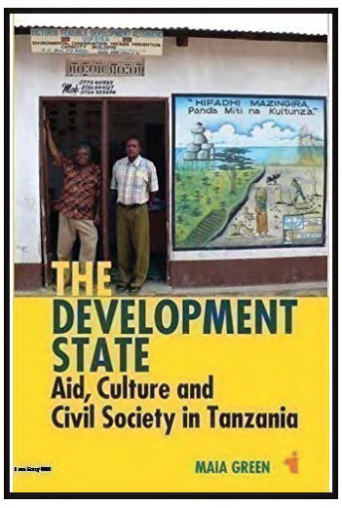
James Currey, Woodbridge, UK, 2014, 217 pp.,

ISBN: 978-1-84701-108-4, price $25.95

The book under review is a significant contribution to the study of political economy and culture in contemporary Africa. The book seeks to understand the impact of international development interventions on culture, politics and society in Tanzania. Drawing on scholarly traditions of critical discourse and ethnographical analysis, the book draws heavily on the author's anthropological research of well over a decade and his work as a development consultant in Tanzania to interrogate contemporary development idioms, imageries, institutions and practices. It focuses on explaining how inordinate dependence on foreign aid impacts the ideology, policy and institutional choices of recipient states as well as the cultural orientations of the broad masses. Within a tightly packed 182 pages, it succeeds immensely in demonstrating how the institutionalization of participatory development methodologies were imaginatively exploited to serve the ulterior global capitalist agendas of reinforcing hierarchical distinctions in society and entrenching dependence relations between the development institutions of the global North and the targets of development interventions, namely, the aid recipient states and the under served rural communities in the global South. Similarly, it shows how asymmetrical encounters between relatively well-educated urban Tanzanians and aid agencies engendered illusionary possibilities of accessing resources from development projects that might promote individual improvements, represented by easy access to funding, well-paid self-employment, social mobility, and, ultimately, achieving the much-sought after metropolitan life-styles.

After a relatively long introductory section on the political, economic and social history of Tanzania, the book is divided into nine chapters. The first chapter discusses the defining features of the concept of a 'development state' and elaborates why both the state and society in Tanzania enthusiastically embraced different donor-supported development strategies, institutions, norms and values. Unlike other regions of the world, the book recounts, Africa's development history is but a catalogue of tried, tested and failed development models that were promoted by various multilateral and aid donor agencies. In fact, the 2011 Economic Report of the of the United Nations Economic Commission for Africa had earlier listed nine distinct development strategies, some of them overlapping chronologically, that were designed, financially supported, and implemented under the direct supervision of the World Bank, the International Monetary Fund and Western aid agencies. These strategies, often overlapping, included: (i) commercialization through cash cropping from pre-independence up to 1979; (ii) community development, integrated rural development and participatory development (1955-1973), (iii) regional integration for industry and national self-sufficiency for food (1970-1979; (iv) basic human needs (1970-1979); (v) regional integration, food first [both strategies in the same period?] (1973-1989); (vi) supply shifters in agriculture (1979); (vii) first-generation structural adjustment on demand management (1980-1984); (viii) second-generation structural adjustment on equity and growth; and (ix) sustainable development (1990 to the present).One is left slightly puzzled as to where the author of the work under review was when all these strategies were being tested, tried and debunked.

Chapter two discusses at length the contested meanings, practices and limitations of participatory approaches to planning and management of development interventions by multiple actors including donor agencies, central and local governments, inter-governmental agencies, civil society organizations, communities and individual citizens. However, what the author fails to explore adequately is the standard ritual of assigning the praises and blames in the international aid industry. Almost invariably, the original authors, financiers and promoters of a development strategy tend to exculpate themselves of any responsibility in the event of poor performance. Ordinarily, the entire blame is inordinately placed on the shoulders of the victims, who are blamed either for personal laziness, misguided leadership, systemic corruption, flagrant violation of human rights, or even of decayed institutions. Chapter three is wholly devoted to describing various development paradigms, policies and programs that were adopted and implemented in Tanzania from colonial times to the post-colonial period. It is argued that regardless of the paradigm, all development policy interventions simply served as tools to perpetuate relations of inequality and dependency between the West and the rest. In Chapter Four, the book discusses how participatory development methodologies were adopted, institutionalized and practiced in Tanzania in order to guide development processes at every level and with every development undertaking, ranging from sensitizing individuals to their responsibilities within the sustainability paradigm to participatory poverty assessment analysis at the national level. Chapters five and six discuss the role of civil society in promoting donor-inspired 'good governance' and accountability practices and in serving as expert development entrepreneurs in the rural and urban areas. The book concludes with two chapters on anti-witchcraft services and the middle class culture, thereby departing from earlier otherwise closely related issues. These two chapters, on anthropological debates about the categories of tradition and modernity, seem to be way out of context.



With the benefit of hindsight, the book's title, the 'Development State', sounds rather intellectually uncurious and extremely dicey to operationalize. In the first place, the title is almost everything but developmental. The notion of 'development states' presented in the reviewed book is unlike the authentic 'developmental states' – such as Japan in the 1950s to 1980s; South Korea and Taiwan in the 1960 to 1990s; and China since the 1980s – that were associated with fast economic growth, authoritarian allocation of investment and sectoral values, iron labour discipline, social transformation and extensive social repression in order to achieve effective capital accumulation. The notion of 'development states' presented in the reviewed book seems to be casually defined as those states which are materially and ideologically sustained by aid transfers to meet development budgets and whose institutional configurations are passively derived from developmental templates as well as policies and strategies distributed along with development assistance. Development states are, in this case, further defined by asymmetrical relationships with donor states of the global North that are presented as being able to determine the scale of government resources and national budgets. Above all, although not particularly predatory, these kinds of states display weak track records of economic and social development. These broad indicators of the chosen concept can hardly be generalized to explain neat and discernible patterns the behaviours and complexities of countries at the same level of development and aid dependency.

Secondly, another weak point of the book is its casualness at interrogating the quality of foreign aid that is expressly provided to improve the quality of life and social well-being of the very poor in the global South. Although there are scattered reminders in the book about the asymmetrical nature of the international aid regime, the quality and socio-economic impact remain inadequately explored and explained. Incidentally, a recent study undertaken by the international NGO, Action Aid (2005),has shown that the official aid figures make the world's richest countries appear more generous than they really are! Much of the recorded OECD aid is largely swallowed by administrative costs, double accounting of debt relief, tied aid, donor aid that is allocated on the basis of geopolitical and commercial priorities and spending for refugees in donor countries. In total, the Action Aid study estimates that more than half of all aid fails to directly target the poor. It aptly calls these kinds of self-interest-driven aid as 'phantom aid' – aid which is either poorly targeted, double counted as debt relief, overpriced and ineffective, tied to goods and services from the donor country, poorly coordinated with high transaction costs, too unpredictable to be useful to the recipient, spent on immigration in the donor country, and spent on excessive administrative costs. Moreover, these same studies demonstrably show how poorly targeted aid resources tend to stand in stark contrast to the 'reversal resource flows' – the flow of resources from poor countries to the rich world via mechanisms such as debt repayment, capital flight, unfair trade, and profit remittances. Who, then, is helping whom? The book remains conspicuously silent on the subject.

Thirdly, time and time again the book underscores the position that although one could legitimately argue that some aid resource transfers produced long-term positive developmental impacts – social services deliveries, institution strengthening, enhanced civic competence and/or improvements in the quality of life – other development interventions which were provided purely out of the donor's commercial interests, national security interests, or even for the promotion of specific donor cultural values and ideological interests left behind unfortunate legacies of corrosive aid dependency, misguided policies, poorly grounded institutions of the state and society, and corrosively undermined the social capital of the citizenry. The negative legacies of aid resource transfers would have demanded a stand-alone chapter of its own in such a book.

Finally, although the book sought to explore the impact of foreign aid on culture, politics and society in Tanzania, it has failed to account for why such massive aid flows have made little dent on the chronic and gut-wrenching poverty of the rural masses. Nor did the book attempt to reflect seriously on what transformative institutional, policy and structural interventions would be necessary in order to achieve the donors' professed ultimate development objectives of growth, reduction of inequalities and poverty as well as the promotion of participatory democracy and sustainable development. These few blemishes notwithstanding, the work remains a very important contribution to the growing literature on foreign aid as an instrument of big power politics in the global South.

References

Action Aid, 2005, *Real Aid: An Agenda for Making Aid Work*, London: Action Aid

UNECA, 2011, *Economic Report on Africa 2011: Governing Development in Africa: The Role of the State in Economic Transformation*, Addis Ababa: UNECA.

Securitizing Development through Military Intervention?

Siyum Adugna Mamo

The US Military in Africa: Enhancing Security and Development?

by Jessica Piombo (ed)

First Forum Press, London, 2015, 264 pages, $74.00,

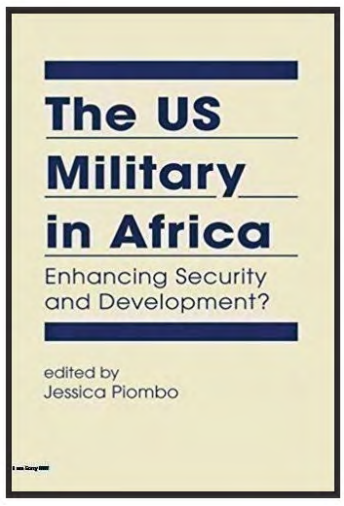
ISBN: 978-1-62637-196-5

Jessica Piombo's edited collection, *The US Military in Africa: Enhancing Security and Development,* examines the US Department of Defence's (DoD) shift from traditional to non-traditional role that blends security, governance and development in sub-Saharan Africa. The book shows this shift and examines the nexus in the context of the hegemonic discourse that the world will be a secure place if poor countries and fragile states got the opportunity to develop (Stern & Öjendal 2010). This nexus brought governance into the paradigm of securitization of development since attention to the multiple layers of governance, where security laws are made and brokered, is vital in the quest for development (Luckham and Kirk 2013). In this shift, the role of the United States (US) military goes beyond mere 'training and equipping' to include reconstruction and humanitarian activities (p. 213). The book provides a glimpse of the way the US tried to provide a multidimensional solution to the security problem of Africa with the conviction that its own security is grounded on the success of liberal ideals in other lands (Dexter 2008). It elucidates how the United States Africa Command (AFRICOM) was formed in 2007 to integrate security and development and how it assumed the task of designing and enforcing the DoD programs in sub-Saharan African countries. The book also indicates how AFRICOM came to be in charge of those programs that were under US Pacific Command, US Central Command, and the US European Command. The creation of AFRICOM showed how the problem of governance and development in Africa became an indirect security threat to the US after the 9/11 attack.

The war on terror, which came after the 9/11 attack and has been formulated within the humanitarian narrative, is based on the rhetoric that the US's national security relies on the triumph of liberal ideals in countries other than the US (Dexter 2008). It marks a change in the US military's role from traditional to non-traditional security activities where the military plays a significant role in security, humanitarian activities, reconstruction and development. This brought governance into the security-development nexus in Africa, adding governance to Anan's dictum that development and security are two sides of the same coin (Annan in Stern & Öjendal 2010). While some are critical of this security-development nexus, claiming that it is reduced to the anti-terror operation and security program of the West without noticeably adjusting the significance of security to boosting development and decreasing poverty, others believe the opposite (Luckham 2009).

The editor and contributors to the volume under review argue that the deep-rooted economic and social insecurity, lack of good governance and poverty not only cause national security problems in fragile states but also in the US. Piombo, the editor and author of three chapters of the book, noting that DoD security policies were linked to development and poverty reduction in the anti-terror operation worldwide (Stern & Öjendal 2010), argues that 'efforts to address any single side of the triangle must take into account the others' in the nexus too (p. 1). Secondly, the old ways of treating human security independently of state security are not enough. With the declining of interstate conflict and the rise of conflict within states (Dexter 2008, Kaldor 2013, Luckham 2009, Oberschall 2010), it is true that relying on the old ways of treating human security and addressing the challenges of a 'new war' may not be successful (Kaldor 2013). Furthermore, the DoD's shift from traditional to non-traditional military activities is unnecessary.

Bringing governance to the nexus fills the gap in the securitization of development since it is important to know the way security arrangements are made at the global, regional and local levels, as well as their strengths and inconsistencies in the process of development (Luckham 2009). The editor and contributors not only draw on the wider academic debates in the field but they have also used case studies, besides their analysis of policy and strategy documents of the DoD, USAID, AFRICOM and other state documents. The volume is an important contribution to the academic debate that transcends the security-development nexus and considers governance as one of the strands in the nexus, quite apart from the areas of future research that it opens up. A delicate treatment of such concepts as 'fragile states', 'underdevelopment', 'liberal peace', 'governance', 'social movement' and 'humanitarian assistance', among others, enhances the value of the volume.



Framing states as 'fragile' is making ways for intervention using the rhetoric of the responsibility to protect that has a role of sanctioning the intervention of the international community in fragile or failing states in the Global South (Luckham 2009). Walther-Puri, one of the contributors, writes that 'the most persistent and potentially dangerous threats come from fragile states that offers [*sic*] violent extremist organizations a safe haven to exist, plan and carry out attacks... threaten the security and prosperity of not only Africans across the continent but, Europe and the US as well' (p. 83). However, terrorists from the West can be invoked as a counterargument to invalidate this claim. It is also proof that development, which tends to be inherently regulatory (Duffield and Hewitt 2009), by itself cannot bring security. Cognizant of this O'Gorman (2011) argues that instead of reducing conflict, development itself can be harmful and result in discrimination that induces conflict. Unpacking the problem rather than repeating the narratives of the colonial past is important. Taking into account the current shift in the intervention discourse from failed state to fragile state (Duffield and Hewitt 2009), that discourse is founded on streamlining the tools of government to the prevailing social order (Duffield 2012). The discourse in this case is to make African countries fit the label 'fragile' to justify humanitarian intervention. Surprisingly, such interventionism embodies the prolongation of the governance articulated and by the European powers (Duffield and Hewitt 2009).

Portraying Africa as underdeveloped, full of failures and violence is perpetuating the same stereotype of the hegemonic colonial discourse. This is evident in Talentino's (one of the contributors) generalization that 'Africa demonstrates the wider problem of the link between underdevelopment, civil conflict, and failing states' (p. 12).If the hegemonic colonial discourse of the past is implicit in the current development paradigm and, conversely, if the current development paradigm consists of the colonial discourse of the past, the comparison being made is precisely with the Western liberal model of colonial governance (Duffield and Hewitt 2009). This conception of Africa not only shows how the Global South has been shaped by the hegemonic colonial discourses of the West (Escobar 2012), but also puts various African countries in a single box, disregarding the 'pockets' of success stories. For post-development thinkers, development itself is considered not only as the cause but also as the custodian of the inequalities between individuals and nations instead of being a solution to them (Stern & Öjendal 2010).

Conflict is not always negative. The book misses the positive dimension of conflict. Violent conflict could play a positive role in development beyond being an impediment to it, with the capacity to bring about social and political change (Cramer in Luckham and Kirk 2013; O'Gorman 2011). Moreover, making poverty a root cause is based on a simple assumption that poverty in Africa causes insecurity. Yet, this is not always the case. Poverty cannot always be viewed as a reason for violent conflict. In other words, 'poor' countries are not always fighting one another (O'Gorman 2011). Conversely, development in itself is not a guarantee for peace and security. Indeed, it might cause conflict in the so-called poor countries in the Global South (Hegre *et al*. 2001).

Emphasizing the US military's role in peacebuilding, Piambo failed to consider the alternative ways of conflict resolution methods that are embedded in the cultures of African societies. AFRICOM, which is based on liberal peace ideals, may not fit the context of African societies. Liberal peace has a tendency to impose liberal ideals which are grounded on a peacebuilding process based on a universalist top-down approach that promotes the involvement of the international community without taking into account the local stakeholders and the indigenous conflict management mechanisms (Luckham and Kirk 2013). As the peace processes initiated by the liberal peace model sidelines local stakeholders (Richmond 2010), it cannot work in African societies. Thus, it is difficult to accept Bouchat's dictum that 'the US military has the ability to not only establish security and stability on foreign soil, but to promote better governance and economic development while doing so' (p.163). In foreign soil and culture, the US has found it difficult even to reduce insecurity, as can be seen from the experience of Afghanistan, Iraq, Somalia and Libya, let alone promoting good governance and economic development, since local participation, ownership, identity, norms, and historical systems of power, social organisation and peace-making are excluded by the liberal peace model which highlights the interests and priorities of the Occident (Richmond and Mac Ginty 2014).

The liberal peace model, which suppresses conflict rather than transforming it, is unsuited for African tribal societies, where alternative dispute resolution methods – adjudication, negotiation, mediation and arbitration – have been used for long. We can see these methods, which involve forgiveness and reconciliation, being effective in African societies. Thus, to bring genuine and sustainable peace, peacebuilding should be grounded in and led by local stakeholders instead of the international agencies (Richmond 2010). Peacebuilding relies on the social context and cultural values of specific communities (Luckham and Kirk 2013). In the liberal peace model, which uses force to suppress conflict, however, this forgiveness and reconciliation is totally missing. These alternative ways, which have a proactive approach, provide positive peace that transcends the absence of violence and includes addressing the end of fundamental causes and dynamics of violence in order to avoid its recurrence and to establish a durable peace (O'Gorman 2011) while liberal peace, which has a reactive approach, provides nothing more than negative peace, leaving the conflict to recur.

Although it is important to recognize the way different levels of security hierarchies are made, including their strengths and weaknesses, to succeed in the process of peacebuilding (Luckham

2009), a narrow view of governance, which is limited to 'accountability', is used in the book (p. 65). Sharp, the author of the chapter that links accountability to governance, failed to see the US as one of the multilayers of actors from the local to the supranational level in Africa. Governance – one of the strands of the nexus – is not treated adequately. This broad concept is reduced to accountability, as is seen in the statement that 'accountability is an essential public good – one of the core strands in the rope – inextricably intertwined with both security and development' (p. 78). This equation of governance with accountability implied a twofold limitation: failure to realize the structure of African states and the workings of global governance. A broader view of the concept that encompasses local and supranational levels is required since security is an essential public good at the local, national and international level (Luckham 2009). This broader view enables one to see 'all actors' in the picture of the nexus, for security arrangements are often decided at various levels – local, national and international (Luckham and Kirk 2013). Furthermore, it also helps to understand whether the US can achieve its goal of examining the relationship between different actors – US and African countries on the one hand and US and other actors on the other hand. It helps to examine whether the 'post-American world' and 'the rise of the rest' is imminent with the expansion of Africa-China relations (Hettne 2010).

The Social Movement approach, which has been suggested for the success of peace operations, is not sufficient as this theory emphasizes the micro level to the neglect of the macro. As Sharp writes, 'central to these efforts will be "bottom-up" citizen-led initiative to pressure local governments and security sector institutions and actors for accountability and reform' (p. 79). This is a rather one dimensional perception of the issue. To be successful in security and peace operations at both levels – micro and macro – is indispensable. The social movement theory might enhance its one-sided perspective of regime social control with Kaldhor's new war theory (Obreschol 2010).

The editor depoliticizes the already politicized humanitarian assistance. Humanitarian assistance is embedded in politics since development aid has been already subordinated to a politically induced humanitarian intervention (Hettne 2010). Despite the UN's 'responsibility to protect', which brought a political and strategic shift from military intervention to humanitarian intervention, the new humanitarian assistance has been attuned to the interests of supranational organizations and global powers (Luckham 2009). While it is true that aid is given to those countries that are 'strategically important, rather than those merely "objectively" in need of development assistance' (p. 39), Piombo failed to see the already politicized humanitarian assistance. The already politicized humanitarian assistance is also noticeable in the international community's reaction to the recent acts of extremism is militarized, which leads to Chomsky's concept of 'new military humanism' (Dexter 2008). Moreover, Duffield's (2012) *Risk Management and the Bunkering of the Aid Industry* also shows the 'militarised' nature of humanitarian assistance.

Finally, the US should reconsider its dominant security narratives since such narratives not only disempower those who are affected but they are also based on the decisions and social forces that those who suffer the most cannot control (Luckham 2009). These narratives have been producing the radicalism, which is threatening the US and its allies on, their own soil (Dexter 2008). The US should change its 'conflict attitude' policy, which is inspired by Huntington's concept of 'the clash of civilizations' – the thesis behind the war on terror after the 9/11 attack (Huntington in O'Gorman 2011) -towards what it calls 'radicals' (O'Gorman 2011). Refusing individuals their desires and aspirations beyond the basic needs, preventing them from realizing their potential, and depriving them of the chances to fulfil their basic needs are themselves a kind of violence (O'Gorman 2011). Besides, the US and its liberal allies should make these people engage on equal terms by changing the power balance among various social groups in a way that promotes social peace (Duffield and Hewitt 2009). To succeed in ensuring peace and security, it is crucial to give due recognition to those who are affected by insecurity, violence and poverty and the various ways in which they try to stand up for their rights and engage the powers that be (Luckham 2009).

Thus, a new policy and strategy should be devised to ensure that the US and Europe ensure security to their citizens. The new policy and strategy should recognize and acknowledge *'everyone'* in his or her own right for security entails not only the right that citizens need to have as an entitlement to be protected from violence but it also presupposes their ability to fully practice this right (Luckham and Kirk 2013). Today, the US and Europe need to engage their Muslim communities in order to work together for a better future since through more inclusion it is possible to reduce and even cut off the flow of new members to extremist organizations (Duffield and Hewitt 2009). Failure to do this would incur a higher price than has been paid already.

These days, particularly when the Occident is in a state of war (Dexter 2008) and a significant number of radicals are emerging from its midst, the US and its allies need to devise a de-radicalization strategy rather than resorting to arms. We have witnessed such a resort to arms creating more hostility and duplicating terror threats in Afghanistan, Palestine, Iraq and Libya, to cite just a few examples. The increase of the 'new war' that Kaldhor (2013) speaks about can only be managed with a governance system that acknowledges everyone despite his or her status. Considering that positive and sustainable peace can be realised and that everyone is duty bound to his or her fellow human to work for its fulfilment (Dower 2009), this review recommends a pacifist approach to peace and security, which in turn would enhance development.

References

Dexter, H., 2007, 'New War, Good War and the War on Terror: Explaining, Excusing and Creating Western Neo-interventionism', *Development and Change*, 38(6), 1055-1071.

Dexter, H., 2008, 'The "New War" on Terror, Cosmopolitanism and the "Just War" Revival', *Government and Opposition*, Vol. 43(1), 55–78.

Dower, N., 2009, 'Pacifism, Non-Violence and the Way of Peace', in his *The Ethics of War and Peace*, Cambridge: Polity.

Duffield, M., 2012, 'Risk Management and the Bunkering of the Aid Industry', *Development Dialogue*, 58, 21-37.

Duffield, M. and Hewitt, V., 2009, 'Introduction', in Duffield, M. and Hewitt, V. (eds.), *Empire and Colonialism: The Past in the Present,* United Kingdom: James Currey.

Escobar, A., 2012, *Encountering Development*, Princeton: Princeton University Press.

Hegre, H., T. Ellingsen, S. Gates, and N. Gleditsch, 2001, 'Towards a Democratic Civil Peace? Democracy, Political Change, and Civil War, 1816-1992', *American Political Science Review*, 95(1), 33-48.

Hettne, B., 2010, 'Development and Security: Origins and Future', *Security Dialogue*, 41(1), 31–52.

Kaldor, M., 2013, 'In defence of new wars', *Stability*: *International Journal of Security and Development,* 1-16.

Luckham, R. and Kirk, T., 2013, 'The Two Faces of Security in Hybrid Political Orders: A Framework for Analysis and Research,' *Stability*: *International Journal of Security* & *Development*, 2(2), 1-30.

Luckham, R., 2009, 'Introduction: Transforming Security and Development in an Unequal World', *Institute of Development Studies Bulletin,* 40(2), 1-10.

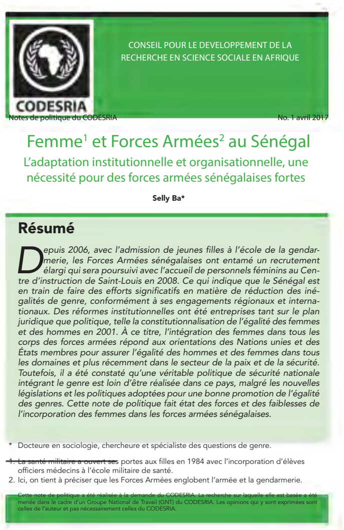
O'Gorman, E., 2011, *Conflict and Development: Development Matters*, London and New York: Zed Books.

Oberschall, A., 2010, 'Conflict Theory', in Kevin T. Leicht, J. Craig Jenkin (eds.), *Handbook of Politics*, New York: Springer.

Richmond, O.P., 2010. 'Resistance and the Post-Liberal Peace', Millennium, 38(3), pp.665-692.

Richmond, P. O. and Mac Ginty, R., 2014, *Where now for the critique of the liberal peace, Cooperation and Conflict.* London: Sage.

Stern, M. and Öjendal, J., 2010, 'Mapping the Security-Development Nexus: Conflict, Complexity, Cacophony, Convergence?' *Security Dialogue*, 41(1), 5-30.



CONSEIL POUR LE DEVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE EN SCIENCE SOCIALE EN AFRIQUE

CODESRIA

Notes de politique du CODESRIA — No. 1 avril 2017

Femme[1] et Forces Armées[2] au Sénégal

L'adaptation institutionnelle et organisationnelle, une nécessité pour des forces armées sénégalaises fortes

Selly Ba*

Résumé

Depuis 2006, avec l'admission de jeunes filles à l'école de la gendarmerie, les Forces Armées sénégalaises ont entamé un recrutement élargi qui sera poursuivi avec l'accueil de personnels féminins au Centre d'instruction de Saint-Louis en 2008. Ce qui indique que le Sénégal est en train de faire des efforts significatifs en matière de réduction des inégalités de genre, conformément à ses engagements régionaux et internationaux. Des réformes institutionnelles ont été entreprises tant sur le plan juridique que politique, telle la constitutionnalisation de l'égalité des femmes et des hommes en 2001. À ce titre, l'intégration des femmes dans tous les corps des forces armées répond aux orientations des Nations unies et des États membres pour assurer l'égalité des hommes et des femmes dans tous les domaines et plus récemment dans le secteur de la paix et de la sécurité. Toutefois, il a été constaté qu'une véritable politique de sécurité nationale intégrant le genre est loin d'être réalisée dans ce pays, malgré les nouvelles législations et les politiques adoptées pour une bonne promotion de l'égalité des genres. Cette note de politique fait état des forces et des faiblesses de l'incorporation des femmes dans les forces armées sénégalaises.

* Docteure en sociologie, chercheure et spécialiste des questions de genre.

1. La santé militaire a ouvert ses portes aux filles en 1984 avec l'incorporation d'élèves officiers médecins à l'école militaire de santé.
2. Ici, on tient à préciser que les Forces Armées englobent l'armée et la gendarmerie.

Cette note de politique a été réalisée à la demande du CODESRIA. La recherche sur laquelle elle est basée a été menée dans le cadre d'un Groupe National de Travail (GNT) du CODESRIA. Les opinions qui y sont exprimées sont celles de l'auteur et pas nécessairement celles du CODESRIA.

Femme et Forces Armées au Sénégal

L'adaptation institutionnelle et organisationnelle, une nécessité pour des forces armées sénégalaises fortes

Selly Ba — 12 pages

Depuis 2006, avec l'admission de jeunes filles à l'école de la gendarmerie, les Forces Armées sénégalaises ont entamé un recrutement élargi qui sera poursuivi avec l'accueil de personnels féminins au Centre d'instruction de Saint-Louis en 2008. Ce qui indique que le Sénégal est en train de faire des efforts significatifs en matière de réduction des inégalités de genre, conformément à ses engagements régionaux et internationaux. Des réformes institutionnelles ont été entreprises tant sur le plan juridique que politique, telle la constitutionnalisation de l'égalité des femmes et des hommes en 2001. À ce titre, l'intégration des femmes dans tous les corps des forces armées répond aux orientations des Nations unies et des États membres pour assurer l'égalité des hommes et des femmes dans tous les domaines et plus récemment dans le secteur de la paix et de la sécurité. Toutefois, il a été constaté qu'une véritable politique de sécurité nationale intégrant le genre est loin d'être réalisée dans ce pays, malgré les nouvelles législations et les politiques adoptées pour une bonne promotion de l'égalité des genres. Cette note de politique fait état des forces et des faiblesses de l'incorporation des femmes dans les forces armées sénégalaises.

Les réalités rurales au Congo face aux exigences (au défi) du développement

Samir Rebiai

Le développement rural en RDCongo, Quelles réalités possibles ?

Par Grégoire Ngalamulume Tshiebue

Éditions Academia-L'Harmattan, Louvain-la-Neuve, 2016, 204 pages,

ISBN : 978-2-8061-0237-9, 21 euros

En tant que premier docteur en développement, diplômé des instituts supérieurs de développement rural (ISDR), Grégoire Ngalamulume Tshiebue se donne une responsabilité pour orienter le débat en matière de développement rural en RD Congo. Dans ce travail, il relève les diverses opportunités permettant la réalisation du développement, tout en identifiant les contraintes qui y sont liées. Cette étude, prenant forme d'expertise, se veut un outil indispensable aux praticiens du terrain, aux décideurs et à tous les différents acteurs du développement rural.

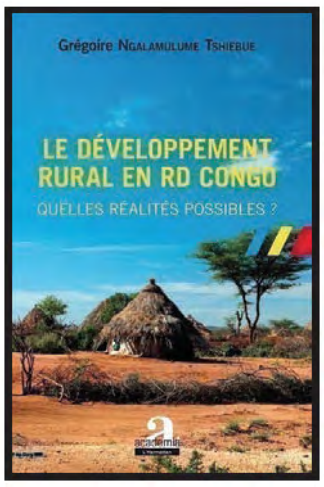
Depuis les années 1970, les compagnes congolaises connaissent une réelle mutation .On y assiste, d'une part, à un foisonnement d'initiatives paysannes et, d'autre part, à des programmes d'ajustements structurels planifiés et coordonnés par le ministère du Développement rural. Face à cette conjoncture économique et suite aux conflits internes, les approches d'intervention utilisées jusque-là n'ont pas facilité la création d'une capacité rurale d'action susceptible d'apporter des réponses adéquates aux problèmes des communautés rurales et de répondre favorablement à leurs demandes de développement. Rien n'a changé. Les milieux ruraux s'enfoncent dans une pauvreté croissante, les villages dépeuplés de leur main-d'œuvre sont de plus en plus enclavés. Outre le délabrement des infrastructures, les villageois sont de plus en plus affamés, et frappés de malnutrition. La production agricole est en baisse constante (p. 11).

Dans un chapitre introductif, l'auteur dresse une typologie du concept de développement rural en analysant ses différentes facettes, sans oublier ses implications et sa portée réelle. Les quatre qualificatifs : développement rural intégré, endogène ou local, participatif et durable. Ces quatre éléments prennent en compte les interactions entre les domaines économiques, sociaux et environnementaux en considérant la dimension sociale. (Et donc la population rurale ou l'homme rural comme le socle du développement rural (p. 33)). Dans la même analyse, Ngalamulume Tshiebue nous livre un tableau détaillé sur des réalités vécues et des principales caractéristiques dans le milieu rural congolais. Le pays dispose d'importantes ressources en eau, des ressources pastorales restent malheureusement mal exploitées. Pour le potentiel des terres irrigables, il est estimé à environ 4 millions d'hectares ; toutefois, leur usage reste limité (p. 43).

Malgré les discours proclamant l'agriculture « priorité des priorités », le budget alloué au secteur rural congolais reste toujours dérisoire. Les dépenses publiques du gouvernement allouées à ce secteur se situent aux alentours de 2 pour cent du budget global (p.137). A cela, il convient d'ajouter un autre facteur aggravant : le contexte sociopolitique qui a suivi l'indépendance du Congo (rebellions, sécession, conflit inter-éthique…). Sans oublier la faiblesse des circuits de commercialisation résultant de la dégradation avancée des infrastructures, le déclin de l'agriculture congolaise est dû conséquemment à la faible productivité du secteur suite à la faiblesse des capacités organisationnelle, actionnelle et techniques des services d'encadrement rural.

Qui intervient dans le champ du développement rural ?

S'inspirant de la notion de « champ » développé par Bourdieu, l'auteur regroupe les différents acteurs en trois catégories. Dans la première, il cite les autorités politiques centrales et territoriales; dans la deuxième, il place les services publics et dans une troisième, il situe la société civile avec sa composante représentée par les ONG et les opérateurs économiques. Dans ce chapitre, l'auteur défend l'idée de la nécessité d'un mouvement paysan fort en RDC. Ainsi, il cite : « Si multiplication des organisations ne rime pas toujours avec capacité d'action et d'influence sur les décisions ou même incarnation d'un contre–pouvoir, ces initiatives et les dynamiques qu'elles impulsent témoignent néanmoins de la vitalité du monde rural congolais et de sa capacité de s'organiser pour résoudre ses problèmes dans un contexte d'auto-prise en charge individuelle et collective, même de manière limitée »[1].



Selon l'auteur, la complexité du développement, en matière d'efforts et de ressources, exige de mettre en place des modes de gouvernance participatifs guidés par l'intérêt général (p. 181).

Décentralisation rurale et gouvernance locale

La nécessité de décentraliser les politiques et les décisions implique la conduite des affaires des collectivités territoriales par les élus. Cela permet d'assurer une meilleure transparence dans la gestion des affaires publiques locales et garantit la participation des acteurs sur le terrain (p. 172). D'où l'intérêt plus que particulier accordé au secteur agricole sur lequel repose ce défi. Car dans un pays comme le Congo où la pauvreté est répandue, l'agriculture passe souvent pour la clé du progrès économique et de la réduction durable de la sous-alimentation[2].

Dans ce sens, le recours à une bonne organisation ne peut pas seulement être une adhésion à un programme et un transfert des moyens financiers, il faut également une implication collective de tous les acteurs pour réaliser un bon développement. Une autre idée centrale posée par Grégoire Ngalamulume Tshiebue est celle de *l'ancrage territorial* trop occulté par les décideurs, alors qu'elle joue un rôle primordial dans le développement. Elle renvoie à la question suivante : Comment les spécificités locales sont-elles valorisées par les programmes d'intervention appropriés[3]. En réponse, l'analyse de l'expert a révélé qu'il n'y a eu aucune innovation dans le contenu des actions de ces programmes, juste un changement dans les intitulés des projets et des fonds accordés. Ces derniers peuvent s'inscrire pleinement dans des programmes de développement sectoriels. Etant donné qu'il est difficile de faire assurer une synergie entre les différents acteurs des divers secteurs des projets, l'approche intégrée se trouve, du coup, écartée. Ce qui revient à dire que le résultat n'est qu'un développement partiel, et donc insuffisant pour développer les territoires ruraux.

Les trois grandes contraintes spécifiques au secteur rural congolais, citées par l'auteur concernent : a) La faiblesse des services d'encadrement des activités rurales (approvisionnement en intrants, vulgarisation et recherche agricole, crédit agricole, commercialisation des produits); b) le prix non rémunérateur au producteur rural et la multiplicité des intermédiaires et des tracasseries dans les circuits de commercialisation; c) l'insécurité foncière (voir les pages 139, 143 et 145).

Abordant la gouvernance locale, l'auteur la situe dans l'interaction entre les divers acteurs qui décident de se mettre ensemble pour gérer leurs affaires convenablement et réaliser ainsi leurs objectifs et visions communs. Ce type de gouvernance comprend les procédés par lesquels les titulaires du pouvoir sont choisis, remplacés et contrôlés. Elle implique aussi le respect des citoyens et de l'État envers les institutions régissant les interactions économiques et sociales intervenant entre eux (p. 173). Cet accompagnement institutionnel aide à mieux gérer les ressources et à appliquer des politiques solides.

L'objectif de l'auteur, dans ce sens, est de cibler un des champs spécifiques de la gouvernance, à savoir la *gouvernance territoriale* qui paraît un référentiel pertinent du fait du caractère territorialisé des politiques publiques rurales. Il s'agit d'une proximité à la fois géographique et institutionnelle qui joue le rôle de « régulateur » et de « coordinateur » dans le processus de la planification des programmes[4].

Parmi les actions les plus marquantes dans le secteur rural au Congo, il importe de souligner l'importance du « CARG », le Conseil Agricole Rural de Gestion. Il s'agit d'un outil d'appui à la décentralisation agricole et d'un instrument de développement rural participatif. Concrètement, le CARG est considéré comme une structure de concertation et de suivi du plan de développement agricole provincial. Il est composé de divers acteurs publics et privés : élus locaux, producteurs agricoles, organisations paysannes, opérateurs économiques, ONG… Ce conseil analyse le contexte local et identifie les besoins et les priorités du territoire; il examine les moyens et organise, entre autres, l'encadrement des paysans et la vulgarisation des textes juridiques pour garantir la sécurisation des acteurs dans le but de préserver les droits fonciers sur leurs terres.

Expert et consultant en politiques de développement, Ngalamulume Tshiebue propose à la fin de son étude des pistes d'actions pour un développement rural possible dans son pays. Ce genre de gouvernance proposé doit tenir compte de la diversité des acteurs, comme il doit aussi mettre en place des processus inclusifs. Une telle approche rentre dans le cadre de la gouvernance locale qui renforce davantage l'implication des différents acteurs à travers une politique de décentralisation. Néanmoins, dans le contextuel de la mondialisation favorisant l'économie néolibérale développant les flux financiers, l'apparition des grands groupes agroalimentaires qui s'accaparent des grandes exploitations ne peuvent permettre la réussite d'une telle politique. Quelle marge de manœuvre reste-t-il aux agriculteurs en Afrique ?

Notes

1. In *Alternatives Sud*, vol. 20 (2013), pages 75 à 82.
2. Il s'agit ici d'une perception du rôle de l'agriculture comme une stratégie de développement destinée à mobiliser les pauvres. Très nombreux pratiquent une agriculture vivrière en vue de leur subsistance. Voir Grégoire Ngalamulume Tshiebue, les projets de développement en RD Congo : quel apport à la réalisation de la sécurité alimentaire et au renforcement des capacités locales ? Working paper, N°77, Département d'Economie agricole et de l'environnement, 2003.
3. Le programme détaillé pour le développement de l'Agriculture en Afrique « PDDAA », lancé en juin 2010, Programme National d'Investissement Agricole « PNIA » (septembre 2013) et le programme des Parcs Agro-Industriels en juillet 2014.
4. Pour plus de compréhension des champs spécifiques de la gouvernance, nous nous sommes appuyés sur l'expérience algérienne. Voir : Ourda Chenoune, Bernard Pecqueur et Abdelmadjid Djenane, « La territorialisation de la politique rurale en Algérie, Adaptation ou Rupture ? Analyse à partir d'une étude de cas : La wilaya de Tizi Ouzou, » *Revue Mondes en développement*, N° 177 (2017), pp. 79–100.

L'identité mutilée

Kahina Bouanane

Petit Pays

Par Gaël Faye

Éditions. Grasset, Paris, 2016, 224 pages,

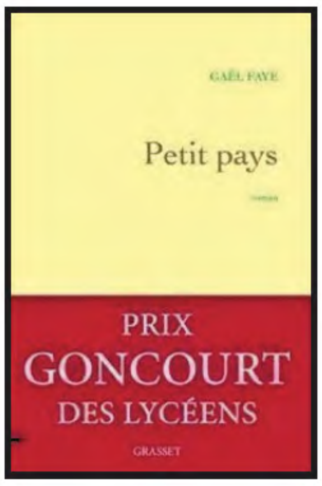
ISBN : 2246857333, 18 euros

Le rappeur franco-rwandais Gaël Faye nous livre son premier récit, *Petit Pays*, paru en 2016. Il a été récompensé par le premier prix littéraire.

Ce récit met en scène un enfant dans les années 1990. Il narre les maux engendrés par la Guerre du Burundi et du Rwanda. Le lecteur y retrouve l'air de l'enfance et de l'insouciance; en revanche, il y vit aussi et traverse avec amertume ce terrible génocide. On découvre un auteur qui écrit au même rythme que ses chansons : des mots qui retentissent en maux, en accordant un amour sans mesure pour son pays. Il s'agit d'un petit garçon qui tente de panser des souffrances en révélant son histoire à travers l'Histoire de son peuple mutilé... Une thématique préoccupante sur l'enfance en Afrique, un leitmotiv récurrent chez les auteurs africains tels l'auteur franco-congolais Alain Mabancou ou encore la talentueuse Franco-Camerounaise Calixthe Beyala, autour du génocide. Des péripéties qui nous font (re)penser à l'un des romans fondateurs *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar Boris Diop, un texte qui a su mettre en lumière l'extrême génocide du XX^e siècle : les dégâts des sentiments haineux ethniques.

Petit Pays, c'est la grande Histoire rapportée par le regard d'un enfant de dix ans. Gaby et Ana sont frère et sœur, d'un papa français et d'une maman rwandaise, d'origine tutsi, réfugiée au Burundi pendant les années 1990. Le narrateur/personnage relate une enfance au goût « de mangues sucrées, bercée de musique, dans une nature exubérante, foisonnante d'orchidées sauvages, de bougainvilliers, d'immenses kapokiers, à descendre la rivière Muha sur un radeau en tronc de bananier »[1] : cette belle enfance quittera vite ses sentiers et passera violemment du monde paradisiaque à celui de l'enfer, un univers où la mort devient le quotidien de la (non)vie.

L'auteur/rappeur Faye Gaël quitte en 1995 son pays natal pour vivre sur le sol français. Puis, quelques années après, il s'installe à Kigali, le territoire de sa maman. C'est dans la capitale du Rwanda qu'il a achevé la réalisation de son texte romanesque *Le Petit pays*. Dans une interview en 2016, lorsqu'il est questionné sur le Rwanda, il rétorque avec beaucoup d'émotions : « Le Rwanda, c'est le pays de ma mère, j'ai cette nationalité, j'ai eu l'envie de connaître le pays. Quand on a des enfants, on a peut-être encore plus envie de les ancrer dans un pays réel, pas celui que l'on décrit avec les souvenirs de ses propres parents, pas un pays fantasmé, car le Rwanda est à nous (autant que la France). Nous vivions à Paris auparavant et nous sommes partis en juillet 2015, il y a un an. Par fantasme, j'entends cette image des pays africains qui est biaisée en Europe, parce que tout est concourt : certains médias, les clichés dans les discussions, et même une certaine littérature. Les Africains qui restent trop de temps sans rentrer dans leur pays d'origine peuvent aussi se fabriquer des images »[2].



Le narrateur/personnage dans *Petit Pays* narre des moments privilégiés, tels que la randonnée avec son père à la découverte des pygmées, afin de rencontrer la splendeur des collines et le paysage éclatant des lacs, sans omettre le temps passé avec ses amis. Il relate un ordinaire paisible et une belle enfance. Soudainement, cette enfance éclate, tel un verre en même temps que ce *Petit Pays* d'Afrique monstrueusement brutalisé par l'Histoire. À partir de ce déchirement, Gabriel vit avec anxiété la séparation de ses parents puis arrive la phase de la Guerre civile, suivie du drame rwandais : « Je viens d›une famille de réfugiés où l'on ne se dit pas comment on a souffert, on tait cette histoire, les choses arrivent par bribes, et c'est là où la littérature et les témoignages permettent d'ouvrir les yeux sur des vérités… Quand tante Eusébie, dans le roman, dit adieu à Yvonne, l'épisode est inspiré d'une situation réelle. Je me suis nourri de plein d'histoires, de témoignages, comme ceux que j'entends chaque année lors de ces commémorations. Mais je ne peux pas décrire, donner des précisions, pour moi, cela reste l'indicible, sauf par le témoignage »[3].

Dans *Petit Pays*, nous retrouvons une narration simple, mais ô combien émouvante : « Il était comme nous, un simple enfant qui faisait comme il pouvait dans un monde qui ne lui donnait pas le choix ». Cette formule est un extrait du roman, elle commence avec un agréable et traditionnel préambule se rapportant à l'enfance et l'insouciance du bon temps, puis au fur et à mesure de la narration, l'enfant découvre des conversations d'adultes, le petit garçon comprend ou presque que la folie meurtrière est bien et bel en mouvement de crescendo : « Il y a des choses qu'on ne devrait jamais voir dans une vie », trois mois de folie meurtrière, la soif du sang pour éliminer : « les cafards tutsi »[4].

La folie destructrice des hommes est le leitmotiv de l'histoire de Gaby. Il y relate cette barbarie qui a duré plus d'une décennie, il met l'accent aussi sur diverses histoires, celle du métissage, de la discrimination, et notamment des retombées de la colonisation : « J'ai écrit ce roman pour faire surgir un monde oublié… J'ai écrit ce roman pour crier à l'univers que nous avons existé, avec nos vies simples, notre train-train, notre ennui, que nous avions des bonheurs qui ne cherchaient qu'à le rester avant d'être expédiés aux quatre coins du monde et de devenir une bande d'exilés, de réfugiés, d'immigrés, de migrants »[5].

Le roman de Gaël Faye nous renvoie au génocide rwandais, à ce méprisable silence du gouvernant, le retour n'en est que plus incriminant et bouleversant. Le protagoniste, Gabriel, et l'auteur semble(nt) partager les mêmes origines, la même identité, c'est ce qui peut expliquer la présence du pronom personnel « Je ». Dans diverses interviews, l'auteur laisse entrevoir que l'histoire de son Afrique le rattrape : les guerres au Rwanda, ainsi que les massacres, ont donné un ton bien plus que révélateur au récit. « Je n'ai pas vécu ce que le personnage traverse. En revanche, je l'ai mis à l'intersection de mes propres origines. Je lui ai donné les interrogations qui moi-même m'ont traversé également et moi c'était surtout un exercice qui m'a permis de me replonger avec délectation dans cette époque bénie du temps béni »[6].

Petit Pays est une somme de charge temporelle en termes d'injustice et de Révolution. Un fardeau qui finit par ne laisser aucune place à l'insouciance de l'enfant. La fabrique de l'Histoire s'est imposée, et a mis en confrontation le bouleversement politique au Rwanda : *« La guerre, sans qu'on lui demande, se charge toujours de vous trouver un ennemi »*. Vers la fin du récit, s'entremêle la voix du petit garçon à celle de l'homme en devenir. La voix de ce petit garçon/auteur s'exprime vingt ans plus tard en disant *«* Je pensais être exilé de mon pays. En revenant sur les traces de mon passé, j'ai compris que je l'étais de mon enfance. Ce qui me paraît bien plus cruel encore *».* Gaël Faye a su s'imposer, avec ce premier roman, en grande partie autobiographique.

Notes

1. Faye Gaël, *Petit Pays*, Grasset, p.32.
2. Propos recueillis par Valérie Marin pour le Point.
3. Ibid interview.
4. *Op.cit*, p. 184.
5. Propos recueillis par le journaliste Michel Abescat. Le point.
6. Interview sur France 5, 2016.

Comprendre de l'intérieur le fonctionnement des prisons

Pour des politiques carcérales adaptées

Sylvain Landry Birane Faye 16 pages

Si la prison a longtemps été envisagée comme un lieu de réformation et de restauration de l'humanité des détenus, la manière dont elle a fonctionné dans les pays africains a consacré l'échec d'une telle ambition. Cet échec est illustré par l'ampleur des récriminations concernant les longues détentions préventives et les conditions de séjour précaires. Les réponses apportées par les autorités politiques sont certes appréciables (infrastructures, chambres correctionnelles, mise au travail). Mais elles ne peuvent avoir des effets avec un durcissement des politiques pénales. L'ethnographie des espaces carcéraux permet de comprendre qu'il est utile de mettre en œuvre des mécanismes punitifs alternatifs à l'enfermement et de réfléchir à l'éventualité d'une privatisation de certains secteurs de la gestion des prisons africaines.

Rwanda : génocide et reconnaissance

Khedidja Mokeddem

Rwanda et reconnaissance du génocide

Par Brice Poreau

Deuxième édition, l'Harmattan, Paris (France), 2016, 211 pages,

ISBN : 978-2343-08668-2, 20,43 euros.

Introduction

L'ouvrage se veut un travail de mémoire afin de ne pas oublier le génocide rwandais d'avril à juillet 1994. L'hypothèse développée dans l'œuvre porte sur le concept de reconnaissance du génocide. Pour ce faire, l'auteur a privilégié une démarche multidisciplinaire faisant appel à trois approches : historique et anthropologique permettant une vision critique sans négationnisme. Aussi, pour placer le problème rwandais dans l'histoire, au sens où il doit être abordé dans les manuels scolaires et aussi pour montrer que l'histoire du Rwanda ne se réduit pas qu'au génocide. L'approche anthropologique exploite des outils qui font partie de la tradition orale des royaumes d'antan, telle la langue kinyarwanda, les contes traditionnels et également la poésie guerrière, pastorale et dynastique, les mythes et légendes et enfin, la médecine traditionnelle. Une deuxième approche juridique qui considère les tueries du peuple rwandais comme crimes contre l'humanité et reprend les travaux du tribunal pénal international pour le Rwanda. Une troisième, plus philosophique, constituant le cœur de ce travail et posant les jalons d'une philosophie de la reconnaissance adaptée au génocide. Les définitions présentes sont dénuées de tous sens religieux. Il faut signaler aussi que tout au long du livre, l'auteur n'abordera ni les aspects politiques du génocide ni les relations internationales.

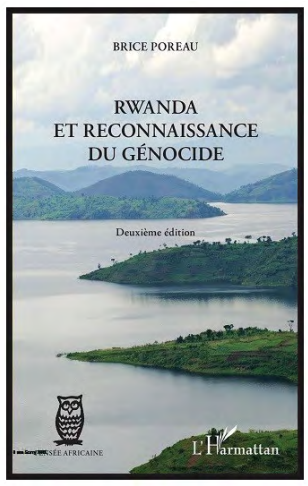
Ce travail sur l'ethnocide au Rwanda; qui a fait presque un million de victimes, n'est pas le seul. D'autres auteurs ont analysé cet événement dont Catherine Newbury sur le caractère planifié du génocide, Jean-Pierre Chrétien sur la complicité des structures de l'Etat et l'adhésion populaire, André Guichawa sur le rapport actes de barbarie/autodéfense patriotique. L'ouvrage de Guichawa fait l'objet d'un compte rendu à la Revue Africaine des Livres[1]. Enfin, le travail de Gérard Prunier qui fait des paysans hutu les premiers acteurs du génocide rwandais.

Que dit l'histoire sur les racines du conflit rwandais ?

L'auteur entreprend une étude qui remonte à la naissance du Rwanda et aux origines de son peuple. Les débats des spécialistes comme par exemple la théorie de l'ethnisme (néologisme objectif) s'inspirent d'une vision endogène pour comprendre la dynamique du génocide. Les causes historiques de ces événements de 1994 résident dans un certain nombre de facteurs dont les plus importants seraient une haine ethnique nourrie entre les Hutu et les Tutsi au fil des années. Un autre facteur déclencheur serait l'attentat contre l'avion du président Habyarimana et son homologue du Burundi. L'ouvrage évoque d'autres causes, notamment les conséquences de la colonisation qui a précipité la chute du royaume Nyiginya du Rwanda ancien et favorisé la disparition de toute une civilisation.

Les massacres (1959-1962) comme un début de cycle de violence qui va conduire au génocide de 1994. Un renversement politique appelé « révolution sociale » s'installe, entraînant la fuite des Tutsi et la création de la première république du Rwanda. Le soutien de l'ex-colonisateur belge à la république ethnique hutu.

L'extermination des Tutsi par les Hutu qui les considéraient comme une menace pour reconquérir le pouvoir, était dans le prolongement des événements de 1959, 1963 et 1973 causant l'augmentation d'un nombre important de Tutsi qui ont revendiqué leur retour au pays par les armes a provoqué une guerre civile. En réaction à ces attitudes, les Hutu ont mené une double stratégie : le combat contre le front patriotique tutsi (FPR) et ensuite le massacre des Tutsi de l'intérieur du pays afin de dissuader le FPR. Selon l'historien Jean-Pierre Chrétien et l'anthropologue André Guichawa, avant la colonisation allemande puis belge, Hutu, Tutsi et Twa ne constituaient pas des ethnies mais des catégories sociales structurées à partir de l'activité sociale exercée: les Twa (artisans et ouvriers) ont été les premiers à occuper ce territoire. Les Hutu, qui sont venus après, étaient des agriculteurs et chasseurs et enfin les Tutsi propriétaires de troupeaux. Ainsi l'ethnisme au Rwanda apparaît alors comme une évidence idéologique de racialiser la perception de la société et de la diviser de manière à servir par la suite de levier pour justifier les massacres.



D'autres analyses évoquent les événements du Burundi (un pays semblable au Rwanda avec une histoire coloniale semblable à l'exception d'une gestion post-coloniale différente de celle du Rwanda puisque les Tutsi ont gardé une influence sur les structures de l'État burundais avec une évolution de la question ethnique sur le plan politique) et l'assassinat du premier président Melchior Ndadaye, de la république hutue en octobre 1993. Cet assassinat fut attribué à l'armée burundaise dirigée par les Tutsi. Il servit de prétexte pour soulever la population rwandaise contre les Tutsi. Des facteurs extérieurs auraient provoqué ce génocide comme l'indifférence de la communauté internationale à l'égard des violences commises contre les Tutsi. L'implication de la France et l'attitude des églises catholiques belges surtout qui recommanda une prédication de libération du peuple Hutu opprimé par les Tutsi. Ces prêches ont été perçus comme des justifications pour l'oppression contre le peuple tutsi. Même nécessaire, l'approche historique ne peut se réduire à l'énumération des événements amenant au génocide. Les sources historiques et anthropologiques, bien que variées, ne permettent qu'une compréhension parcellaire de ce qui s'est passé au Rwanda. On déduit que les éléments exploités sur le thème des trois ethnies ne sont pas suffisantes sur le plan méthodologique. Les théories abordées sur la violence et le thème racial sont infondées, car trop souvent simplistes. Les preuves historiques et anthropologiques prouvent leurs limites et sont donc insuffisantes pour une théorie globale du génocide rwandais. Cependant, il faut avouer que l'approche historique est nécessaire pour des fins juridiques, car la justice a besoin d'écrits, de témoignages et d'explications causales et factuelles pour permettre un procès des faits.

La reconnaissance du génocide

La reconnaissance d'un acte permet-elle de le dépasser ? C'est à cette question que se penche l'analyse de Brice Poreau dans la deuxième partie du livre consacrée à la philosophie de la reconnaissance. Il essaye de montrer le lien entre justice et reconnaissance en se basant sur la théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth en lien direct avec son ouvrage *La lutte pour la reconnaissance*. L'objectif est de voir comment nous pouvons étendre cette conception à la reconnaissance du génocide rwandais. L'auteur insiste sur le sens étymologique du terme dont l'écriture doit être sous la forme suivante: re-connaissance, ceci dit une interprétation des faits et sa reconnaissance ensuite. Une reconnaissance absolue, inscrite dans une dimension d'un temps infini qui sera alors la mémoire de l'humanité. Cette reconnaissance se veut une lutte contre l'oubli afin de rendre la réalité des faits présente dans la mémoire humaine. Elle se veut aussi combat pour obtenir un *capital symbolique,* pour reprendre l'expression de Bourdieu qui n'existe que dans et par, « *l'estime, la reconnaissance, la croyance, le crédit, la confiance des autres et qui ne peut se perpétuer qu'aussi longtemps qu'il parvient à obtenir la croyance en son existence* »[2].

La théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth prend corps à partir de la philosophie hégélienne (et Fichte avant lui) selon laquelle il faut distinguer trois niveaux de reconnaissance : une reconnaissance juridique, une deuxième « dans l'amour », une troisième dans l'État dans le but de reproduire l'ordre social. Honneth donne à cette philosophie *un tournant matériel*[3]. En s'appuyant sur des matériaux expérimentaux empruntés à la psychanalyse, à la sociologie du droit et à l'histoire. Les travaux de Hegel apparaissent fondamentaux pour Honneth dans un premier temps, il va élaborer une théorie pour la philosophie morale qui va déboucher sur trois formes de reconnaissance : l'amour, le droit et la solidarité qui correspondent à trois modes de reconnaissance : la sollicitude personnelle, la considération cognitive et l'estime sociale. Les relations relatives à soi sont : l'estime et la confiance ainsi que le respect de soi. Ces relations s'opposent à toutes formes de violences ou de méprise de son être et violation de ses droits. À ces trois formes de reconnaissance, Honneth met en parallèle trois formes d'identité menacée : l'identité physique (pour l'amour), l'intégrité sociale (pour le droit) et la dignité (pour la solidarité) (p. 89). Il aborde cette théorie sous l'angle de la lutte sociale en étudiant les relations intersubjectives.

La question qui se pose : peut-on appliquer cette théorie à des situations extrêmes, tel le génocide rwandais de 1994 ? La lecture des références théoriques de Honneth permet d'en déduire que le contexte historique est fondamental et que les massacres au Rwanda sont singuliers, d'une ampleur terrible, organisé méticuleusement dans une durée précise (trois mois) et fondé sur des critères racistes, ce qui signifie que cette théorie doit être rallongée à une justice internationale, car la vision de Honneth reste limitée à une lutte sociale de reconnaissance et reste implicite sur d'autres violences excessives telles la négation et l'aliénation d'une partie de l'humanité et la banalisation des événements.

Deux notions peuvent être intégrées à cette philosophie de reconnaissance de Honneth qui sont l'imprescriptible, (qui permet sur le plan juridique de juger le crime sans limite de temps) et le pardon (lié à la reconstruction). La relation entre ces deux notions est le temps.

Ainsi, la reconnaissance dont parle Honneth peut être interprétée en termes d'approche de micro et macro-reconnaissance tandis que celle que prône l'auteur est de finalité humaniste et fait appel à l'essence même de l'être humain et va au-delà de la solidarité pour laisser place à une perception

globalisante de l'être humain et de toutes formes de reconnaissance. Une lutte pour la reconnaissance qui va au-delà du cas particulier pour atteindre l'intérêt général représenté par la notion d'humanité (p. 126).

Le génocide : une notion de droit

Dans un premier temps, c'est l'institution juridique qui pour une première étape va répondre à ce besoin de justice. Les travaux du tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR) constituent un élément historique singulier. Ils montrent qu'un cadre juridique international de jugement contre les crimes humanitaires ou génocides est possible. Les témoignages recueillis constituent un corpus de textes qui pourra intégrer la mémoire collective de l'humanité. Le Conseil de Sécurité décide, suite à la résolution 955 des Nations Unies du 8 novembre 1994, de créer à la demande reçue du gouvernement rwandais (S/1994/1115) le Tribunal Pénal International pour le Rwanda (TPIR) sur base du chapitre VII de la charte des Nations Unies dont la mission fut le jugement des personnes accusées des massacres au Rwanda ou sur les territoires d'États voisins. Les atrocités commises en avril 1994 seront qualifiées de « *crimes contre l'humanité* », de « *génocide* » ou de « *violation du droit international humanitaire* » ainsi que les violations de l'article 3 commun aux conventions de Genève et du 2e protocole additionnel.

Cette notion de crime contre l'humanité transcende aujourd'hui l'ordre juridique international. Ainsi, la création du TPIR répond à un devoir moral, de justice et de solidarité avec les victimes de ce drame. Elle implique une inscription des « crimes » commis contre le peuple rwandais dans l'ordre international comme une infraction contre les droits universels de l'homme, contre les valeurs et contre la paix, une atteinte contre les intérêts de la communauté internationale. Nous retrouvons ici les trois niveaux de la théorie de reconnaissance d'Alex Honneth.

Le TPIR est installé en Tanzanie à Arusha, composé de 16 juges permanents et 12 autres non permanents recrutés par l'Assemblée Générale des Nations Unies pour une période de 4 ans.

L'histoire de la notion du génocide remonte au XIXe siècle avec l'émergence du droit pénal international. Les conférences de la Haye (1899 et 1907) furent un début pour une première codification du droit international humanitaire fixant « *les lois et coutumes de la guerre* » (p. 141). Vient ensuite la phase après Shoah au lendemain de la fin de la Seconde Guerre mondiale (1945) où va apparaître une volonté pour juger les crimes distincts des crimes de guerre, sans pour autant arriver au but escompté. Il faut attendre les années 1990 pour voir apparaître une véritable justice autour des crimes contre l'humanité et contre le génocide en particulier.

Seulement, il faut rappeler que la convention du 9 décembre 1948, fondamentale pour le droit pénal international, fut le premier texte qui définit juridiquement le génocide. Elle eut le mérite d'avoir initié cette discipline du droit et d'avoir posé « le génocide » comme crime à part en le distinguant des crimes contre l'humanité, mais qui est à mettre aussi en parallèle avec les crimes contre l'humanité. Ce terme « génocide » qui est issu des travaux du juriste polonais Raphaël Lemkin entra rapidement dans la terminologie juridique. L'évolution des différents statuts cités dans le livre (Tribunal de Nuremberg, Tribunal pénal international pour la Yougoslavie, le Tribunal pénal international pour le Rwanda, la Cour pénal internationale) montre la volonté avérée de la communauté internationale qui a permis l'application concrète du droit pénal international.

Il faut dire cependant que la justice pénale internationale se cherche encore. En 2000 commença à fonctionner la Cour pénale internationale, quatre ans après l'adoption du traité de Rome, et ce, malgré les obstacles telle la question de souveraineté nationale qui fut surpassée par la notion d'humanité et les résistances de certains pays comme l'USA, la Chine et l'Inde. Les jugements des violateurs des droits humains ont lieu. Les travaux sur le génocide et les crimes contre l'humanité se poursuivent dans le domaine de la justice internationale afin que plus jamais de telles animosités ne se reproduisent et que la lutte contre l'impunité reste néanmoins posée. La complexité de la problématique fait qu'on ne peut pas présenter un projet juridique achevé, mais on peut prétendre d'un point de vue historique, philosophique et juridique que le TPIR, comme une première étape d'une justice internationale, a réussi, en témoigne les cas de jugements de Jean- Paul Akayesu et de Joseph Serugendo, tous deux impliqués dans les événements de 1994.

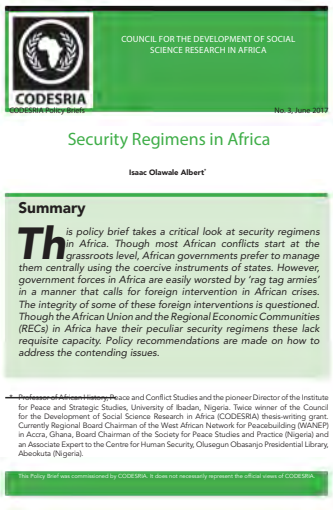
Conclusion

La théorie de Honneth au sujet de la reconnaissance fondée sur la justice sociale n'est pas suffisante pour permettre la reconnaissance prôner par l'auteur. À cet effet, l'enjeu de la reconstruction est difficile et la réconciliation par le pardon est impossible. Il faut une reconnaissance qui va au-delà de cette justice sociale, c'est-à-dire vers un cadre normatif en vue d'une morale non fondée sur les percepts religieux (p. 197), nécessaire à la résilience sur le plan psychologique pour une éventuelle reconstruction de soi et de la société après de telles situations. Reconnaître cette barbarie innommable subie de 1994, c'est aussi pouvoir l'interpréter comme élément fondamental de lutte contre l'oubli et le négationnisme. Elle signifie aussi nommer ce qui s'est passé, donner le droit de crier, de mettre des mots sur ces horreurs et de dénoncer ceux qui ont commis ces cruautés, les plus récentes du siècle, dénoncer le refus à la vie sous n'importe quel prétexte.

Cette attitude constitue un devoir de mémoire pour des raisons éthiques et pour répondre aux besoins de l'histoire. Dans ce sens, le devoir de mémoire équivaut à la catharsis. Il s'agit d'un devoir sacré visant à accorder aux victimes la dignité et la valeur qu'ils ont, en tant que membres de la communauté internationale, et à perpétuer et à honorer la mémoire de ces derniers, et enfin à transmettre cette mémoire de génération en génération. Dans l'objectif de répondre à ce devoir de mémoire, une politique publique de la mémoire du génocide émerge à un niveau local, avec le vote de la troisième constitution de la République rwandaise en 2003. En 2008 et avec la création de la Commission nationale de lutte contre le génocide, le Rwanda se dote d'une institution autonome en charge de la mémoire du génocide. En cette année, même la loi régissant le statut des lieux mémoriaux et cimetières du génocide a été voté. La réforme importante du 13 mars 2008 pour la désignation officielle des faits donne naissance à une nouvelle appellation au génocide (génocide commis contre les Tutsi). Le discours présidentiel du 7 avril 2013 marque un tournant dans la gestion de la mémoire, en s'opposant à la politisation de la mémoire du génocide et en instaurant un master en Génocide Studies, en plus de la création d'un centre de recherche. Également, l'introduction de l'enseignement de l'histoire du génocide dans le programme scolaire[4]. En revanche, jusqu'à présent, le besoin de réparations et d'indemnisation n'a pas encore trouvé d'écho, ni au niveau national ni international.

Notes

1. Mohammedi Sidi Mohamed, « Aux origines du génocide rwandais », *Revue Africaine des Livres*, Volume 08, numéro 02 (septembre 2012).
2. Pierre Bourdieu, 1997, *Méditation Pascalienne*, Paris, Seuil.
3. Axel Honneth, 2013, *La lutte pour la reconnaissance,* Folio, Essais.
4. Rémi Korman, « La politique de mémoire du génocide des Tutsi au Rwanda : enjeux et évolution», *Revue, Droit et Culture,* 66/ 2013-2, Dossier, Espaces des politiques mémorielles. Enjeux de mémoire.


COUNCIL FOR THE DEVELOPMENT OF SOCIAL SCIENCE RESEARCH IN AFRICA

CODESRIA

CODESRIA Policy Briefs — No. 3, June 2019

Security Regimens in Africa

Isaac Olawale Albert*

Summary

This policy brief takes a critical look at security regimens in Africa. Though most African conflicts start at the grassroots level, African governments prefer to manage them centrally using the coercive instruments of states. However, government forces in Africa are easily worsted by 'rag tag armies' in a manner that calls for foreign intervention in African crises. The integrity of some of these foreign interventions is questioned. Though the African Union and the Regional Economic Communities (RECs) in Africa have their peculiar security regimens these lack requisite capacity. Policy recommendations are made on how to address the contending issues.

* Professor of African History, Peace and Conflict Studies and the pioneer Director of the Institute for Peace and Strategic Studies, University of Ibadan, Nigeria. Twice winner of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) thesis-writing grant. Currently Regional Board Chairman of the West African Network for Peacebuilding (WANEP) in Accra, Ghana, Board Chairman of the Society for Peace Studies and Practice (Nigeria) and an Associate Expert to the Centre for Human Security, Olusegun Obasanjo Presidential Library, Abeokuta (Nigeria).

This Policy Brief was commissioned by CODESRIA. It does not necessarily represent the official views of CODESRIA.

Security Regimens in Africa

Isaac Olawale Albert 12 pages

This policy brief takes a critical look at security regimens in Africa. Though most African conflicts start at the grassroots level, African governments prefer to manage them centrally using the coercive instruments of states. However, government forces in Africa are easily worsted by 'rag tag armies' in a manner that calls for foreign intervention in African crises. The integrity of some of these foreign interventions is questioned. Though the African Union and the Regional Economic Communities (RECs) in Africa have their peculiar security regimens these lack requisite capacity. Policy recommendations are made on how to address the contending issues.

La quête douloureuse d'un fils

Fatima Brahmi

La terre qui les sépare

Par Hisham Matar

Traduit de l'anglais par Agnès Desarthe

Éditions Gallimard, Collection du monde entier, Paris (France), 2017, 336 pages,

ISBN : 978-2070197118, 22,50 euros

Après deux romans largement plébiscités et traduits en plusieurs langues dont le premier, *Au pays des hommes*, était finaliste du « Man Booker Prize », un prix littéraire fort prisé; le deuxième, *Une disparition*, raconte comment un garçon libyen vivait l'absence d'un père absent dans les geôles du régime libyen. Ce dernier thème revient encore une fois dans *La terre qui les sépare*, mais cette fois-ci sans fiction et avec un fond autobiographique.

Hisham Matar est né en 1970 à New York. Il a passé sa petite enfance en Amérique où son père, Jaballa Matar, un diplomate libyen, travaillait pour la délégation libyenne aux Nations Unies. En 1969, le roi libyen était renversé par un jeune capitaine nommé Kadhafi, le père d'Hisham s'était rapidement mis au service du nouveau régime, l'espérant porteur de démocratie et de modernité.

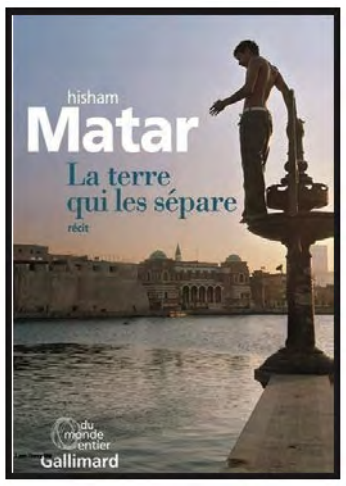
Hisham avait trois ans quand sa famille est retournée à Tripoli. Jaballa travailla quelques années pour le gouvernement, avant de démissionner en raison d'un désaccord politique. Le père a, par conséquent, été accusé d'être un réactionnaire, accusation qu'on collait à tous les opposants. Cette situation dangereuse le conduit, en 1979, à s'exiler avec sa famille au Caire où ils ont passé onze années. Jaballa Matar, comme membre du comité exécutif du Front National pour le Salut de la Libye, a été l'auteur de nombreux articles appelant à l'instauration de la démocratie et de la justice en Libye. Cet homme charismatique devient la bête noire du régime libyen : « On disait que tout chez lui, jusqu'à sa démarche, irritait les autorités », écrit son fils. En 1990, Hisham Matar a 19 ans et vit à Londres lorsque son père disparaît. « Avec la complicité du régime de Hosni Moubarak, il est enlevé et emprisonné en Libye. La famille ne reçoit aucune nouvelle de lui, à part deux ou trois lettres passées clandestinement » (p. 43).

Un simple article dans le prestigieux *New Yorker* en date du 28 avril 2013, dont le but était de dénoncer ceux qui avaient emprisonné son père, fut promu au statut d'une œuvre éligible et élu à un prix littéraire. Cet article, dit Hisham, « était le premier coup de pioche pour le forage de ce puits » (p. 239).

La terre qui nous sépare dépeint la vie des Libyens sous Kadhafi et celle d'après la Révolution. L'auteur s'implique pleinement dans ce récit autobiographique, il brasse ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu, c'est-à-dire le chaos tragique des Libyens. Il le fait à travers l'histoire d'une famille, la sienne, et dont le chef a disparu. Il s'agit d'une enquête qu'il a menée pendant des années pour faire la lumière sur la disparition de son père longuement incarcéré dans les geôles de Kadhafi et qui a eu pour résultat cet émouvant et bouleversant récit.

Où est passé Jaballa ? A-t-il été victime du massacre ? Est-il sorti de prison sans qu'on l'eût su, et erre-t-il, amnésique ou malade ?

La mission que s'est donnée son fils, découvrir ce qui est advenu de son père, est l'objet d'un récit chargé d'événements tantôt violents, tantôt émouvants. L'auteur nous mènera à travers son périple dans un certain nombre de pays sollicitant des personnalités, il nous fera visiter les ambassades, les responsables d'ONG humanitaires, il fera appel à Mandela. Les journaux les plus prestigieux hébergeront ses doléances et feront de cette quête une affaire internationale. Cette quête livre aussi avec subtilité la Libye kadhafienne puis celle pour laquelle il y a eu le printemps arabe et ses conséquences désastreuses. Il nous dévoilera la déception de ceux qui avaient nourri de grands espoirs pour ce pays meurtri et pris en otage pendant quarante-deux ans. Le récit de Hisham Matar est personnel, intime et très profond, il est poignant et émouvant, mais également sujet à critiques.



Dans son œuvre, H. Matar ne rapporte pas les événements d'une manière linéaire, il nous offre plutôt un récit concentrique dont l'axe est la disparition de son père Jaballa. Il analyse les actes, porte des jugements sur les acteurs, suscite des émotions et arrive à atteindre ce tour de force de faire d'une série de chroniques une œuvre littéraire. L'absence de linéarité pour des événements historiques déroute quelque peu le lecteur, mais n'est point rédhibitoire, car les talents d'historien de l'auteur sont doublés d'une compétence narrative avérée. Il est vrai que le récit « historique » ignore généralement le « pourquoi » et le « parce que », l'auteur étant supposé dans une situation de juge, mais Hisham Matar est dans ce récit aussi partie. Cette double situation (juge et partie) l'oblige à une sorte de partialité dans les jugements de valeur qu'il porte sur les autres.

Le récit débute par la fin, par le retour au pays après la chute de Kadhafi. Quoi de plus naturel quand on veut faire le récit d'un retour, d'un départ que de choisir comme cadre de l'incipit un port ou un aéroport ? Hisham Matar a choisi le second. Il vient de Londres où il vit et rentre chez lui, en Libye, avec une escale en Égypte où il a aussivécu ses années de lycée. « Tôt le matin, mars 2012. Ma mère, ma femme et moi étions assis sur une rangée de sièges vissés au sol carrelé d'une salle d'attente de l'aéroport international du Caire. Une voix annonça que le vol 835 à destination de Benghazi partirait à l'heure » (p. 6). C'était les premières phrases du livre. Ni Le Caire ni Benghazi ne sont des aéroports sûrs, nous annonce Matar pour nous préparer à un récit mouvementé.

L'auteur va nous faire ce récit aux moments où les événements surgissent dans son esprit, quand, oisif, il attend dans les salles d'embarquement un vol ou l'arrivée d'un proche. Ces attentes sont propices aux rêveries et à l'introspection. Il profite de ces instants pour se constituer une bulle et nous faire revivre des pans entiers de sa vie et de celle des membres de sa famille, surtout son père dont il fait le personnage central du récit, même s'il est physiquement absent, mais omniprésent dans toutes les étapes de ce récit.

Le départ de Libye de Jaballa Matar était, comme déjà cité, pour des raisons professionnelles. Moins d'une années, après le coup d'État de Mouammar Kadhafi aux Nations Unies « Mes parents avaient déménagé à Manhattan au printemps 1970, à la suite de la nomination de mon père. » (p. 8), Hisham y était né. Trois ans plus tard, le retour à Tripoli. L'auteur nous fait part de ce déracinement quand il nous parle de New York comme sa ville natale et que Tripoli lui était presque inconnue. Il résume son éloignement de trente-six ans de la Libye par ses pérégrinations à travers le monde : Nairobi en 1979, Le Caire en 1980, Rome pour les vacances, Londres pour les études, Paris après avec de longs séjours.

En 1990, alors que Hisham était à Londres, son père Jaballa, mû par un fidéisme politique, suscite le respect et l'admiration par son comportement altruiste et son engagement peu communs pour un aristocrate dont la fortune aurait dû lui valoir les ressentiments de ses compatriotes. Mais cela éveille aussi la suspicion chez les responsables du régime. Il a toutefois continué à militer pour la cause libyenne, « ce qui lui a valu d'être kidnappé au Caire par les services égyptiens ».

Depuis cette date, peu d'informations ont été recueillies sur la localisation de Jaballa Matar. Hisham le rapporte comme s'il tenait un journal : « Il fut enfermé dans la prison d'Abou Salim, à Tripoli, plus connue sous le nom de [terminus], l'endroit où le régime envoyait tous ceux dont il souhaitait oublier l'existence » (p. 43). C'est Jaballa lui-même qui, dans une lettre qu'il fait parvenir à sa femme, confirme son arrestation et sa détention : « il avait été enlevé par la police secrète égyptienne, remis au régime libyen et emprisonné dans la prison notoire d'Abou Salim au coeur de Tripoli » (p. 13). Empruntant le contenu d'une lettre que son père a fait parvenir à la famille, Hisham décrit les conditions inhumaines dans lesquels vivent son père et les opposants emprisonnés. L'isolement et l'absence de communication sont les plus décriés. Le père disait : « La cruauté de ce lieu excède de beaucoup tout ce que nous avons lu concernant la forteresse de la Bastille. La cruauté est partout, mais je demeure plus fort que leurs tactiques d'oppression… » (p. 14). Par cette dernière phrase Jaballa voulait insuffler à sa famille un peu de son courage et de son stoïcisme. Nous relevons aussi cette comparaison avec la célèbre prison française dont la prise est toujours le symbole des libertés, voulant certainement prophétisé que la Libye connaîtrait le même sort.

Une comparaison avec La Bastille pourrait se situer jusque dans l'assaut que donnèrent les révolutionnaires, et l'auteur le confirme : « À la fin du mois d'août 2011, Tripoli tomba et les révolutionnaires prirent le contrôle d'Abou Salim. Ils brisèrent les portes des cellules, et les hommes entassés à l'intérieur de ces boîtes de béton sortirent peu à peu, errant sous

la lumière du soleil… Ils atteignirent une cellule au fond d'un sous-sol, la dernière du bâtiment » (p. 14). C'est exactement ce qui se lit dans les manuels d'histoire dans les écoles françaises.

L'ironie dont use le père dans ses lettres a pour objet d'atténuer les souffrances subies par les prisonniers et leurs familles : « À présent, voici une description de mon noble palais… La cellule est une boîte de béton. Les murs sont faits de pans préfabriqués. Il y a une porte en acier qui ne laisse pas passer l'air. La fenêtre se situe à trois mètres et demi du sol. Pour ce qui est de l'ameublement, c'est de l'authentique Louis XVI : un vieux matelas, usé par de nombreux prisonniers, déchiré en plusieurs endroits. Le monde est vide ici » (p. 14).

Avec l'assistance d'Amnesty International et d'autres ONG, Hisham déduisit que son père a été transféré dans une autre cellule et a été mis au secret, ce qui n'augurait rien de bon. Le doute du pire s'installa insidieusement chez le fils que le père a peut-être été exécuté. C'est la quête de la vérité et ce doute que l'auteur cherche à lever qui donnent la raison d'être de ce récit.

L'auteur et le lecteur s'acheminent inexorablement vers une issue que rien ne révèle qu'elle soit heureuse : « Les cellules s'ouvraient, les hommes qui s'y trouvaient étaient relâchés, reconnus. Mon père n'était dans aucune. Pour la première fois, la vérité devint indubitable. Il était clair qu'on l'avait abattu, ou pendu, ou affamé, ou torturé à mort » (p. 16), mais peut-être aussi qu'il est vivant, rendu amnésique par des années de mauvais traitement. Ce récit nous embarque donc dans la quête de ce fils qui veut savoir, coûte que coûte, ce qui est arrivé à son père.

En 2010, Hisham Matar dit avoir reçu des nouvelles que son père avait été vu vivant en 2002, indiquant que Jaballa aurait survécu à un massacre des prisonniers politiques en 1996 par les autorités libyennes. Infime espoir, conforté par l'absence des listes des victimes des massacres. Quand, en 2011, le peuple déposa le colonel Kadhafi après plus de quarante ans de règne, le père du narrateur, Jaballa Matar, ne fut pas libéré d'Abou Salim, la tristement célèbre prison des opposants libyens au régime de Kadhafi. Furent libérés alors tous ceux qui avaient la chance d'échapper au massacre de 1996 qui avait fait 1270 victimes.

En plus des moyens personnels, amis et famille de Hisham ne ménagèrent aucun effort pour mobiliser toutes les forces qu'ils pensaient capables de lui prêter assistance dans sa quête de la vérité. Son statut d'écrivain célèbre lui a attiré la sympathie des écrivains, des journalistes et des hommes politiques à un haut niveau.

Le fils a appris par un co-détenu de son père qu'il avait été « vu » en 2002, ce regain d'espoir le poussa à rameuter ceux qu'il avait déjà sollicités : « L'ONG Human Rights Watch publia cet élément nouveau dans son rapport […] ». Grâce à l'aide de plusieurs organisations des droits de l'homme, de journalistes et d'écrivains, une campagne est lancée, centrée sur le cas Jaballa Matar, mais également sur les droits de l'homme en Libye. « Une lettre ouverte au ministre des Affaires étrangères, David Miliband, fut élaborée par la section britannique de l'Association mondiale des écrivains, le PEN Club » (p. 162). « La lettre fut publiée dans le numéro du *Times* daté du 15 janvier 2010 » (p.163). Les amis de Hisham resserrèrent leurs rangs, l'un d'eux mit en place un site Web, un autre s'occupa de gérer les réseaux sociaux. Le fils n'hésita point à remuer ciel et terre pour savoir ce qui est arrivé à son père, des articles furent publiés, des documentaires furent diffusés, de nombreux entretiens furent donnés aux différentes chaînes télévisées. Ce branlebas de combat avait fait beaucoup de bruit, tant en Libye qu'à l'étranger, particulièrement en Grande-Bretagne, terre d'asile de Hisham Matar. « Je devins une épine dans le flanc du gouvernement libyen aussi bien que dans celui du gouvernement britannique » (p. 168).

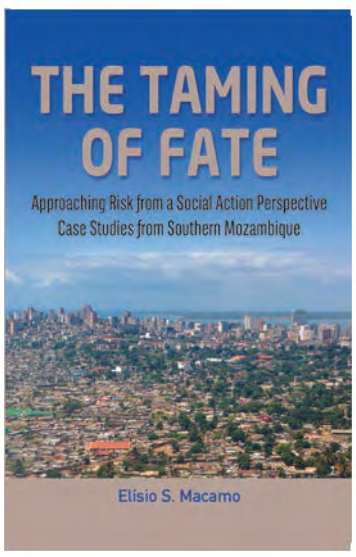
Il lui parut toutefois qu'il ne faisait pas assez pour retrouver le sort de son père. Il avait vu en rêve ce qui le culpabilisait. « Tu ne t'occupes pas assez de moi », lui dit-il en rêve. Et Hisham s'en voulait et voulait se convaincre lui-même « Ne faisais-je pas tout ce qui était en mon pouvoir ? Un fils n'a-t-il pas le droit de savoir ce qui est arrivé à son père ? Mais il s'avère que lorsque l'on cherche son père, on cherche aussi d'autres choses » (p. 165).

Dans son récit, l'auteur réserve au fils de Maammar Kadhafi, Seif El Islam, tout un chapitre qu'il intitule « Le fils du dictateur ». C'est sous l'insistance de nombreux amis que l'auteur nous dit avoir eu recours à la deuxième personnalité libyenne, le fils Kadhafi lui-même. Certaines personnalités avaient affirmé à l'auteur que le fils cherchait à redorer le blason du régime et que ce sursaut de conscience était fort intéressé. Ils lui avaient fait miroiter l'espoir que cet homme serait l'aboutissement de ses recherches.

L'auteur montra beaucoup de courage en s'infligeant la rencontre physique avec l'héritier présomptif du dirigeant libyen, « Le diable en personne ». Les nombreuses conversations téléphoniques ne donnèrent pas beaucoup d'espoir à Hisham, non qu'il ait à déplorer la collaboration de Seif, mais il sentait de jour en jour que Seif savait et ne disait pas et ce qu'il savait n'était pas exactement la fin heureuse à laquelle Hisham ne croyait plus. Il lui est arrivé même de s'asseoir à la même table que Seif, qui lui dit : « Et s'il [le père] est mort qu'est-ce que vous voulez obtenir ? » (p. 177). N'était-ce pas là l'aveu non exprimé du fils Kadhafi ? Au fil des conversations, Hisham s'acheminait vers la certitude de la mort de son père.

Hisham Matar avait la conviction intime qu'il ne retrouverait jamais son père vivant, il ne saura pas comment son père est mort, la douleur demeure ainsi vive, mais il eut la satisfaction d'avoir « servi à quelque chose » pour révéler au monde le calvaire vécu par ses compatriotes, le sort de tous ceux qui oseraient s'opposer à un régime de répression. Il décrit aussi cette période de révolte qui libéra le pays du joug d'un dictateur qu'il n'a cessé de dénoncer tout au long de ce récit et dans les romans qui l'ont précédé. C'est aussi l'histoire d'un pays qui nous est racontée ; depuis l'occupation italienne, la révolte de 'Omar Mokhtar' à laquelle prit part son grand père Ahmed Matar jusqu'à l'indépendance totale. C'est une lignée de révolutionnaires que nous a présentée l'auteur.

La terre qui les sépare est un document riche et dense qui aurait pu servir de manuel. L'histoire de Hisham Matar est une leçon de courage et de dignité, c'est l'histoire d'une famille meurtrie et endeuillée, mais dont l'enracinement à la terre des origines se traduit par désir ardent de la voir un jour évoluer et s'épanouir.



THE TAMING OF FATE

Approaching Risk from a Social Action Perspective Case Studies from Southern Mozambique

Elísio S. Macamo ISBN: 978-2-86978-719-3 336 pages

This book is about how extreme situations appearing to have a destructive potential can actually be used to produce meaningful individual and social lives. It is about the "taming of fate". This notion means and accounts for the ability of individuals and communities to rebuild their lives against all odds. The book is based on case-studies that draw from theoretical insights derived from the sociology of disasters. It addresses some limitations of the sociology of risk, chief among which is the rejection of the relevance of the notion of risk to the study of technologically non-advanced societies. The book argues that this rejection has deprived the study of the human condition of an important analytical asset. The book claims that risk is a property of social action which can best be understood through the analytical scrutiny of its role in the historical constitution of social relations.

Chigozie Obioma, passage à l'acte, passage à l'écriture

Amaria Belkaid

Les Pêcheurs

Par Chigozie Obioma

Traduit de l'anglais par Serge Chauvin

Éditions de l'Olivier, Paris (France), 2016, 298 pages,

ISBN : 978.2. 8236. 0536.5, 21.50 euros

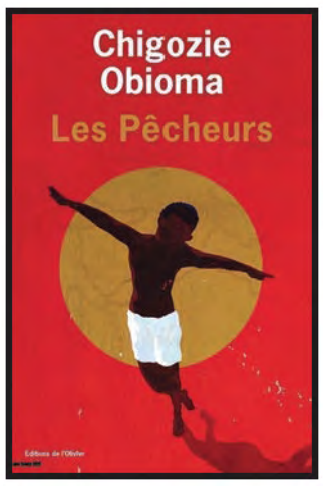
La scène que raconte le roman se passe en 1996. Alors que Benjamin pêche au bord du fleuve, Omi-Ala avec ses trois frères, Abulu, le fou, leur apprend une terrible prophétie : Ikenna, l'aîné, sera assassiné par l'un d'entre eux. Livrés à eux-mêmes depuis le départ du père, muté dans une autre ville, les frères Agwe voient leur avenir tout tracé et leur belle entente se briser. Chez Chigozie Obioma, le regard d'adulte et d'enfant de Benjamin s'y mêle. D'ailleurs, il le dit si bien à travers les propos qui suivent : « Lorsque j'y repense aujourd'hui, ce que je me surprends à faire de plus en plus souvent à présent que j'ai moi-même des fils, je comprends que c'est lors d'une de ces expéditions que notre vie, notre monde a changé. Car c'est bien là que le temps s'est mis à compter, au bord de ce fleuve qui fit de nous des pêcheurs » (p. 22).

Lieu, époque et contexte socioculturel

Quelque quinze ans après les événements, nous est racontée l'histoire d'un effondrement. Saga familiale, ce roman d'apprentissage qui suit l'évolution de jeunes garçons privés de l'enfance. S'inspirant des tragédies grecques et shakespeariennes, *Les Pêcheurs* aborde la question des pères qui abandonnent les traditions, de mères reléguées à l'arrière-plan, et de frères qui s'entretuent afin de défendre leurs intérêts.

Les événements racontés se déroulent à une époque bien précise, les années 1990. Quant à la valeur socioculturelle véhiculée dans le milieu, on se rend compte que l'auteur met en évidence les problèmes de la société. Pour mieux comprendre les motivations de l'écrivain, il nous a semblé utile de mettre en exergue le contexte historiographique du Nigeria. En effet, après la Deuxième Guerre mondiale, le mouvement nationaliste connaît une montée considérable, ce qui perturbe la vie politique du Nigeria. Libéré du joug du protectorat britannique, le pays accède à l'indépendance en 1960. En revanche, des conflits tribaux se déclarent et prennent forme en 1967, alors que la minorité ibo déclare la sécession du Biafra, une région du sud-est riche en ressources pétrolières. Une guerre sanglante ainsi qu'une famine déchirent le pays. A la fin des hostilités, en 1970, il est réunifié. Dans le même contexte, une baisse des cours pétroliers provoque une détérioration économique, un mécontentement de la part du peuple et une prise de conscience de réformes démocratiques. À la fin des années 1990, le pays connaît des élections pluralistes[1].

Ces bouleversements politiques déteignent sur la littérature. Bouleversé par le départ de leur père, à YOLA, suite à sa mutation, l'auteur porte un nouveau regard sur lui et sur les autres. C'est par le biais d'une telle configuration énonciative que Chigozie Obioma dépasse les frontières de l'écrit et construit un récit dont l'enjeu principal est de vouloir changer les choses. Ainsi, la structure du conte, marquant l'enracinement dans sa culture (Le Nigeria), appelle une transgression d'un interdit (la pêche dans le fleuve était prohibée). Ce qui revient à dire que l'auteur définit de la sorte le changement nécessaire du regard que l'on doit porter sur la littérature nigérienne aujourd'hui. Dans cette œuvre, le romancier développe la double transgression et les superstitions qui mènent à une resémantisation existentielle. Pour lui, cette attraction sacralisante du fleuve Omi-Ala fonctionne comme un déclic. L'auteur couche ses souvenirs sur le papier. Il veut revisiter sa jeunesse et célébrer les valeurs et les principes oubliés, lui qui rejette farouchement le nouveau deal de la société. Son souvenir et des pérégrinations de sa famille vont enclencher ceux du lecteur. La lisibilité de ce regard nouveau apparaît dans le discours controversé et nostalgique que le présent accentue. Il est clair que la découverte de cette femme morte et dont le corps était mutilé « Tout près de l'endroit où nous péchions », disait l'auteur » (p. 23), déclenche une volonté de resémantiser sa propre existence. Aspirant à un meilleur équilibre de vie, l'écrivain remet en cause ses choix concernant sa vie intime, sociale et professionnelle. Il suscite le dépassement d'une difficulté relationnelle perçue comme invalidante ou paralysante, provoquant la prise de conscience d'attitudes compensatoires et aliénantes autour d'un manque.



Sachant que le personnage central est mis en situation de crise en raison des changements sociaux et culturels, l'auteur transpose ses propres déchirements. Dans le contexte très marqué des années 90 du Nigeria, il ya lieu de dire que lutter contre les forces vives et les transformations que connaissait la société nigérienne relevaient de l'impossible. Le titre (*Les Pêcheurs*) est en soi profondément révélateur : le monde serait alors chaotique, l'humanité outrée à cause des principes dévalués, les certitudes et croyances bafouées, et une personnalité niée. Au commencement du roman, se dégagent un sentiment de tristesse, et une sensation d'un vide meurtrier. En revanche, au fil de la lecture, le texte revêt un sentiment attendrissant où l'amour fraternel emboîte le pas. Dans ce cadre l'auteur confirme : « Je voulais écrire sur l'enfance et l'adolescence, sur des frères, qui grandissent ensemble », Chigozie Obioma[2] met en scène des personnages, des frères, notamment Benjamin, Ikenna, Boja et Obembé, il leur offre une enfance telle qu'il aurait voulu vivre, dans un pays que tout oppose, comme le dit si bien Véra Kaplan de Laurent Sagalovitch. En effet, pour elle, « Le Nigeria moderne est traversé par ses crises politiques, ses conflits et ses oppositions. Ses espoirs et les changements profonds qui modifient sa physionomie au cours des décennies. »[3]

Valeur morale

Ce récit poignant nous enseigne la pensée nostalgique de Chigozie Obioma qui, dans sa communion, nous a fait part de ses propos émouvants. « De fait, il est évident qu'avec ce livre, je m'inscris à la tradition du *bildungsroman*, le roman d'apprentissage occidental. Mais on peut aussi tracer une filiation avec la tragédie. *Les Pêcheurs* est, selon moi, une tragédie igbo [l'ethnie dont il est issu, ndlr] de la même façon qu'il y a des tragédies grecques, ou shakespeariennes. »[4] Il met en scène une multitude de sujets, présentés sous formes d'anecdotes dans lesquelles les frères seraient le point nodal. Autour d'eux, gravitent des histoires de famille, d'amour déchu, de séparation, de départ et de privation dans une société en quête d'elle-même. En effet, l'écrivain semble renouer avec les vieilles traditions africaines. C'est ainsi qu'il justifie son projet: « Cette forme littéraire de la tragédie ne me semble pas du tout périmée, notamment pour évoquer des sociétés telles que celle d'où je viens, où la spiritualité et les superstitions continuent à jouer un rôle très important, où l'idée de destin, de fatalité demeurent très vivantes ».[5]

L'auteur insiste sur l'absurdité qui caractérise la dualité entre la vie et la mort et trouvera comme seul remède face à l'absurde l'urgence de dire et de montrer, tout l'amour qu'on a pour ceux qui comptent dans nos vies. Il condamne fermement la superstition et continue dans ses élucubrations causées par la tragique disparition de ses frères et fait naître le sentiment de vengeance dans l'esprit d'Obembé dont les propos étaient très explicites : « Je vais tuer Abulu….. Je vais le faire pour mes frères parce qu'il les a tués. Je vais le faire pour eux. » (p.201). Chigozie Obioma pourrait se caractériser, à notre sens, par une écriture loin de toute l'influence de ses aînés. Il invente une forme nouvelle d'écriture romanesque ou le fratricide l'emporte. Comme le dit si bien Virginie Brinker, « En installant le fratricide comme fil conducteur de l'intrigue, le texte ne peut plus seulement être corps, métonymique d'une famille organiquement fusionnelle. Il se fait aussi langue et réflexion sur la parole, une parole qui délie, créée du jeu, de l'espace, entre les mots et les choses. Les liens familiaux sont ainsi traduits par les écarts de langue »[6].

Ces réflexions sur la langue et sa capacité de déliaison font aussi du roman une tragédie de la parole, d'autant que le drame vient peut-être, justement, de la compréhension "au pied de la lettre" de la formule prophétique lancée par Abulu à Ikenna. Il est important de garder à l'esprit que si l'auteur emprunte aux enfants ses référents esthétiques et stylistiques, force est de constater qu'il en détourne la finalité en laissant apparaître des bribes de sa propre trajectoire sociale. Cela se concrétise au travers des thèmes qu'il aborde dans ses récits. Dans la littérature nigérienne contemporaine, ces thèmes affichent nettement leur dimension sociale et politique. Dans ce passage : « Quand mes frères Ikenna et Boja moururent, ce fut comme si on m'avait dépossédé du dais qui m'avait toujours abrité; mais quand Obembé s'enfuit, je tombai dans le vide, comme une phalène aux ailes arrachées en plein vol, et je deviens un être qui ne pouvait plus voler mais seulement ramper. Je n'avais jamais vécu sans mes frères » (p. 273).

De l'indignation intériorisée, ce sont des trajectoires qui créent chez l'auteur l'incapacité de trouver une place dans l'espace social. Le lecteur est dérouté. La construction de l'image fraternelle chez Chigozie Obioma permet aux lecteurs d'avoir l'impression d'être à côté de lui, en train de l'écouter nous raconter son histoire. L'on pourrait ainsi considérer ce regard comme une invitation à voyager dans le temps. Ce roman rassemble l'art de la narration, le goût et la structure du récit oral, ce qui présente un texte où la poésie se déteint sur le réel, où le magique se faufile dans la psychologie des personnages et dans l'interprétation des événements de la vie publique.

Notes

1. Fourchard Laurent, « Le Nigeria sous Obassanjo, violences et démocratie » Politique africaine, n°106, 2007.
2. Crom Nathalie, « Chigozie Obioma, écrivain : "Le besoin m'est venu d'écrire sur le sentiment de fraternité" », in http://www.telerama.fr/livre/chigozie-obioma-ecrivain-le-besoin-m-est-venu-d-ecrire-sur-le-sentiment-de-fraternite,141487.php
3. Laurent Sagalovitch, Kaplan Véra, Buchet Chastel, Paris, cité in Tragédie d'IGBO, chronique d'Abigail, Le monde de Tran, Littérature, Lecture, Passion, 2016.
4. Crom Nathalie, *op.cit*.
5. Crom Nathalie, *op.cit*.
6. Brinker Virginie, « Les pêcheurs de ChigozieObioma» http://africultures.com/les-pecheurs-de-chigozie-obioma-13666/#prettyPhoto/0/

Africa Review of Books
Revue Africaine des Livres

INDEX

(2004-2016)

Espace, exil et identité

Faouzia Bendjelid

L'Envers du destin

Par Najib Redouane

Traduit de l'anglais par Serge Chauvin

Éditions Vérone, Paris (France), 2016, 388 pages,

ISBN-13 : 9791028401832, 21,50 euros

Dans le roman, *L'Envers du destin*[1] de Najib Redouane, Mimouna-Rachel, l'héroïne du roman, raconte à son destinataire (un « tu », anonyme et voix absente), dans un ordre chronologique, les circonstances de son expatriation du Maroc vers Israël. Juive sépharade, elle est originaire de Fès et fille d'un homme d'affaires fortuné. C'est dans la ferme familiale, à Sefrou, dans une proche localité de sa ville natale, qu'elle passe une enfance et une adolescence des plus heureuses et des plus insouciantes, choyée par son père avec lequel elle vit une relation fusionnelle. Pour elle, Séfrou est un « havre de paix où cohabitaient musulmans et juifs. C'était un lieu de brassage de cultures, de langues et de traditions. Il reflétait réellement l'esprit qui régnait à l'époque d'un Maroc pluriel, multiethnique et tolérant. On y parlait l'arabe, des dialectes berbères ainsi que l'hébreu » (p. 17). C'est dans ce village qu'elle rencontre Mohand, berbère et musulman, avec lequel elle partage un amour sincère et passionné. C'est déjà pour la jeune sépharade, transgresser l'interdit, commettre un péché mortel vis-à-vis de sa communauté religieuse. C'est « briser un tabou séculaire » (p. 41).

Cependant, ce grand bonheur de la narratrice est perturbé progressivement par le contexte historique conflictuel caractérisé par la guerre israélo-arabe de 1967 ; en effet, elle se rend compte de plus en plus que la communauté juive se livre à des tractations discrètes qui préparent son exode vers Israël, vers « la terre promise » (p. 27). Un débat contradictoire s'instaure au sein de sa famille entre partisans et adversaires du départ : son père est un ardent défenseur de sa patrie et celle de ses aïeux, le Maroc : « Ce pays est le nôtre, nous sommes nés ici […] et nos parents sont enterrés ici […]. Ici, nous sommes chez nous. […]. Je suis chez moi ici » (pp. 26-27). En revanche, son oncle Elias prône avec ferveur le départ : « Parle pour toi, parce que moi, mon pays, c'est Israël » (p. 27). Quant à Mimouna-Rachel, opposée à toute idée d'exil, elle ne cesse de marteler avec grande conviction tout au long de sa longue et douloureuse narration : « Je suis une vraie fassie et je suis fière de ce titre » (p. 9) ; c'est là aussi la toute première phrase du roman lourdement suggestive pour le lecteur qui conclut à l'attachement identitaire sans faille du personnage à sa terre natale. Elle dira plus loin : « Je n'ai jamais dit un seul instant, depuis que mes pieds ont frôlé ce pays, que c'est le mien. J'ai toujours exprimé tout haut que j'étais fassie, je le suis et le resterai pour toujours » (p. 247). Apprenant son idylle amoureuse avec Mohand, sa famille vit l'événement comme un déshonneur. La narratrice subit le rejet et la haine féroce de la part de ses proches : « J'étais rejetée par ma famille, sévèrement punie par mes parents, et détestée par mes frères et ma sœur » (p. 49). C'est dans ce contexte que son père précipite alors son émigration vers Israël. C'est le début d'une série de malheurs qui la mèneront à l'isolement, la solitude absolue et même à une tentative de suicide.

Au plan de l'écriture, globalement, le roman se structure en deux parties organisées autour d'un avant et un après un événement décisif qui est l'expatriation de la famille en Israël. Le premier mouvement du récit expose le parcours de la narratrice dans l'espace identitaire marocain et ses années de bonheur, le second relate son trajet en terre d'exil où elle se considère comme une apatride. Sur les lieux de l'exil où les nouveaux arrivants sont parqués dans des kibboutz, aussitôt arrivés, Mimouna-Rachel est séquestrée, torturée et violée par un Ashkénaze, juif polonais. Au choc de l'arrachement et à la blessure du départ s'ajoute un acte de vengeance, les deux communautés sépharades et ashkénaze se vouant haine et hostilité. C'est l'écriture du trauma qui s'installe et que commence de ce fait la descente « dans l'enfer de tous les enfers » (p. 149) de la narratrice. Elle est rejetée une seconde fois par les membres de sa famille, devenue pour eux un exemple d'opprobre, de honte et de déshonneur au nom d'un ordre social et religieux réduisant la femme à un être inférieur : « Je pleurais toutes larmes de mon corps. Sous la douche, je me tapais la tête et me griffais, criant que j'étais maudite, une *maskhouta*, je n'avais jamais pensé intégrer le cercle de ces damnées et rejetées du clan, condamnées à la damnation éternelle. Celles que la Bible de Jérusalem exhortait leurs géniteurs à châtier sévèrement, car, contrairement au sexe masculin qui glorifiait la famille, elles, en tant que femmes, la déshonoraient…» (p. 193). Une rupture totale l'enfonce davantage dans la solitude et l'isolement après son divorce avec Mihai. Elle est complètement déséquilibrée psychologiquement et anéantie moralement. Sa santé mentale se détériore ; elle est atteinte de graves troubles du comportement tels les troubles obsessionnels compulsifs, le dédoublement de la personnalité, le déchirement perpétuel entre un être et un paraître : « En moi se battaient deux femmes, l'une qui voulait séduire par un sourire angélique et une douceur troublante ; à l'intérieur, l'autre haineuse, cruelle et jalouse. Les deux se livraient un combat constant » (p. 301). N'ayant plus aucune prise sur son vécu, totalement désaxée, elle se réfugie dans une évocation mythique de son pays natal. Comment se construit en contexte l'image du mythe ? Quels attributs lui confère la narration?

La terre natale ne s'efface à aucun moment du discours de la narratrice, elle est sanctifiée, mythifiée, reconstruite selon la vision d'un âge d'or révolu à tout jamais. Le texte se construit sur la base d'une nostalgie redondante du pays des origines tout en dénonçant l'exclusion, le déracinement, les hostilités, les violences dont elle est victime en tant que juive sépharade dans l'espace d'accueil. Son récit est celui d'une re-mémoire des lieux, Fès et Sefrou. Le mythe se traduit dans un récit mémoriel des origines et du paradis perdu[2], une dimension de l'écriture qui apparaît comme la seule compensation pouvant combler la sensation insupportable d'un manque tragique. Selon M. Eliad, l'une des fonctions du mythe est de « révéler les modèles exemplaires »[3]. Aussi se remémore-t-elle l'opulente demeure parentale, la ville de Fès et ses ruelles, ses senteurs, ses parfums et son art culinaire, le mariage somptueux fassi, les fêtes religieuses conviviales, les séjours heureux à Sefrou, l'amour noble de Mohand, l'affection généreuse de son père, l'amitié tendre des siens, la plage de Cabo Negro …: « J'ouvrais ma mémoire pour revivre la douleur de la séparation forcée avec une terre, un pays, des êtres, des souvenirs, des images, des odeurs, des sons, des couleurs qui ne m'ont jamais quittée. Jamais ! » (p. 297). Pour M. Eliad, le mythe se justifie dans cette dimension historique de l'activité mémorielle d'un sujet dont la finalité est discursive : « Le mythe est un système de communication, c'est un message […] puisque le mythe est une parole, tout peut être mythe, qui est justiciable d'un discours […]. Lointaine ou non, la mythologie ne peut avoir qu'un fondement historique ».[4] La particularité du discours, dans *L'Envers du destin*, est la redondance et la survalorisation du temps et de l'espace socioculturel et géographique qui s'affichent dans le contraste entre un passé heureux et un présent amère ; elle s'opère dans l'énonciation d'une binarité entre un lieu euphorique (espace des temps premiers) et un autre dysphorique (espace d'accueil).

Donc la question identitaire travaille en profondeur le texte de N. Redouane à travers un récit qui relate la tragédie de l'exil forcé. L'histoire douloureuse de l'exil de Mimouna-Rachel n'est que le prétexte pour l'auteur de montrer le Maroc comme une terre de rencontre de toutes les communautés religieuses, de dialogue de toutes les ethnies, un espace de paix pour les hommes, quelles que soient la couleur religieuse de leurs croyances et la teneur de leurs convictions. Le récit est également le réceptacle de l'idée de tolérance, du vivre ensemble, de la fraternité humaine. Le discours romanesque met en avant l'humain dans l'acceptation de l'Autre, son semblable. Il ne serait pas faux de dire que le récit est parabolique mettant dans l'enjeu toutes ces valeurs humaines et humanistes.

L'Envers du destin s'insère dans la production littéraire de la diaspora installée en Amérique du Nord, dans cette « littérature maghrébine » qui semble émerger, ressurgir, croître dans le champ littéraire canadien. La critique littéraire actuelle au Québec parle de la « Mouvance littéraire migrante » dont la caractéristique est faite de réminiscences et de récits mémoriels : « Les écritures migrantes forment un micro-corpus d'œuvres littéraires produites par des sujets migrants : ces écritures sont celles du corps et de la mémoire ; elles sont pour l'essentiel travaillées par un élément massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matières première de la fiction …, *les écritures de la perte* jamais achevées, de l'errance et du deuil »[5]. Ce roman de N. Redouane interpelle le lecteur sur ce qu'il a d'humain en lui : la communion possible avec l'Autre au-delà de tout atavisme réducteur ou « *les identités meurtrières* »[6] .

Notes

1. Redouane Najib, 2016, *L'Envers du destin*, Vérone.
2. Eliade Mircea, 1968, *Aspects du mythe*, Gallimard, coll. Idées, nrf, p.70, soulève la thématique des origines et du bonheur : « La notion de l' « origine » est surtout liée à l'idée de perfection et de béatitude ».
3. *Ibid*, p. 18.
4. Barthes Roland, 1970, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. Points, p. 193-194.
5. Berrouët-Oriel et Fournier Fournier, 2017, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », in Najib Redouane et Yvette Bénayoun-Szmidz (dir.), *Voix migrantes au Québec. Emergence d'une littérature maghrébine*, L'Harmattan, coll. Atour des textes maghrébins.
6. Maalouf Amine, 1998, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset.

CODESRIA Publications: www.codesria.org

Children's Agency Development in African Societies

La capacité d'agir et le développement des enfants dans les sociétés africaines

Edited by / Sous la direction de

Yaw Ofosu-Kusi ISBN: 978-2-86978-718-6 232 pages

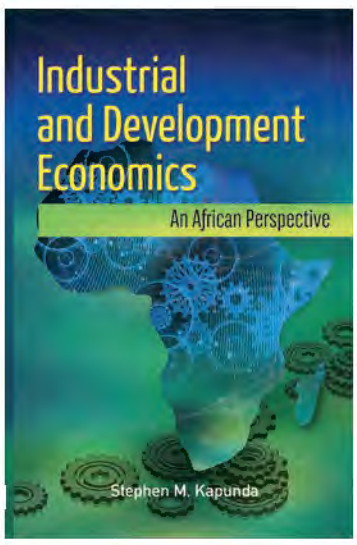
This book focuses on African childhood and youth within the context of development and socialization where children are expected to be moulded in the image of adults. In many African societies children are generally held as passive bearers of the demands of adults, regardless of the fact that they are often exposed to a multitude of challenges that originate from the capriciousness of those adults. However, buoyed by international conventions and national legislations that offer them greater protection, and the ubiquitous internet that exposes them to childhood and youth experiences elsewhere, many of them are increasingly becoming assertive in homes, schools, and communities as well as re-invigorating their survival and self-preservation instincts. It is in this regard that this book, through the various chapters, engages with their competencies, skills and creativity to respond to experiential challenges as independent migrants or ones under coercion working in city streets and markets or cocoa farms or juggling work and schooling in pursuit of some education. Confronted with their parents' and siblings' health predicaments and the inadequacies of state and familial care, or urgent negotiation of their sexualities, they demonstrate incredible resilience. Similarly, their perceptiveness is demonstrated in a unique appreciation of politics and its actors and a capacity to assume responsibilities beyond their chronological age. Thus while highlighting some of the challenges confronting African children, the book provides gripping evidence of how they resiliently negotiate those challenges.

La gouvernance universitaire : une expérience africaine

Une expérience africaine

Abdou Salam Sall ISBN : 978-2-86978-722-3 216 pages

A la lumière d'une expérience propre, cet ouvrage présente différentes problématiques de gouvernance universitaire en Afrique avec un accent spécifique sur les dynamiques en cours. Il permet de mieux comprendre les mutations aux niveaux des structures de gouvernance des établissements d'enseignement supérieur avec le nouveau management public et les périmètres de responsabilités des dirigeants tant sur le plan du financement, de la formation, que des modes et canaux de délivrance des enseignements et de l'organisation de la recherche. Ce livre propose un outil à la mesure des défis de l'Afrique : la Fondation Africaine pour la Recherche, l'Innovation et la Mobilité (FARIM) fondée dans une certaine mesure sur les orientations du développement durable. Il propose aussi un canevas pour l'élaboration d'un plan stratégique. Pour une meilleure internalisation de l'enseignement supérieur, une attention particulière est portée sur les valeurs ainsi que leur promotion et convoque à la communication. Cet ouvrage est recommandé à tous ceux qui désirent découvrir le trésor caché dans l'enseignement supérieur. C'est un bon outil pour tous, pour l'ensemble la communauté universitaire, notamment pour ceux qui veulent transformer l'Afrique dans ce contexte de l'économie du savoir, ceux qui dirigent ou veulent diriger les établissements d'enseignement supérieur car quand la résultante des forces en présence ne parvient pas à créer la dynamique, il est fait recours au leader pour indiquer le chemin et y mobiliser le plus grand nombre.



Industrial and Development Economics

An African Perspective

Stephen M. Kapunda ISBN: 978-2-86978-715-5 244 pages

The aim of this book is to provide a comprehensive understanding of industrial economics and its applicability to African countries. It is expected to serve as an intellectual and pedagogical support for teaching material for both undergraduate and postgraduate students. The book is also useful for people with a keen interest in industrial and development economics because of the unique approach adopted by the author which emphasises an African perspective. Each chapter is arranged pedagogically, starting with learning objectives followed by introductory remarks, then content and finally conclusion. Numerous relevant examples, case studies and review questions are provided to aid learning.

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org
Africa Outside Africa

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel : +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax : +221 33 864 58 54

Mosuro/ The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 /
8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél : 00 212 5 37 723106
Fax : 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

Editions Clé
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 /
99 58 06 39

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442
Fax: +256-414-534973
Mobile: +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com